

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LE VAINCU DE LA MARNE



Il descendait vers Paris avec la fatuité d'un matamore qui, sans efforts, pense vaincre et se couvrir de gloire. Blessé maintenant dans sa chair et son amour-propre, von Kluck (X) cherche en vain dans le mur français la brèche entr'ouverte. En vain aussi, il questionne sur la valeur de ses chances son second, le général von Bergmann.

LA SITUATION MILITAIRE

La classe 16

Le départ de la classe 16 a donné lieu à des manifestations d'une belle tenue patriotique. Toute cette jeunesse appelée par anticipation a répondu, on peut le dire, avec enthousiasme. Elle a été préparée par ces huit mois d'héroïsme admirable qui ont soulevé la nation tout entière et réuni, dans un commun effort, tous les cœurs et tous les esprits. Beaucoup de ces jeunes gens ont déjà devancé l'appel dès qu'ils ont eu dix-huit ans.

La classe 16 va remplacer dans les dépôts la classe 15, incorporée en décembre, et qui est sur le point d'être envoyée au front, si même ce n'est déjà fait. Elle recevra une instruction de guerre pratique, sous la direction de cadres déjà éprouvés.

Toutes ces jeunes classes, 14, 15 et 16, jeunes gens de 18 à 20 ans, nous les appelons les Marie-Louise, rappelant ainsi le souvenir de ces conscrits de 1814, qui furent les derniers témoins de l'épopée napoléonienne.

Mais, plus heureux que leurs devanciers, les Marie-Louise de 1915 ne seront pas ensevelis dans le désastre. C'est, au contraire, leur appoint qui va déterminer le triomphe de nos armes; ils apportent à la ligne de bataille, non pas seulement un renfort numérique, mais toute l'ardeur frémissante de leur exaltation et l'élan impétueux de leur jeune sang.

Du côté allemand, le même appel amène aussi des forces nouvelles, peut-être même plus nombreuses. Mais, quel que soit leur esprit patriotique, elles ne trouveront pas dans le rang où elles vont entrer le sentiment de confiance et de force qui anime nos poilus. La guerre paraît déjà terriblement longue et dure à nos adversaires, leurs illusions tombent peu à peu. Ils avaient tant compté sur une victoire rapide et facile! Ils ne s'attendaient certes pas à être contraints à faire appel à toutes leurs réserves. L'angoisse du dénouement fatal pénètre lentement, de l'armée qui lutte encore avec énergie, à la nation qui commence à souffrir.

Nos Marie-Louise savent donc que la force de l'ennemi est affaiblie et qu'ils entrent en ligne au bon moment. Nous espérons que presque tous iront sur les bords du Rhin marquer définitivement la frontière nationale qui garantira à jamais la paix européenne.

Général X...

La progression russe

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major russe). — A l'ouest du Niémen moyen, combats partiels le 11 avril.

Près d'Ossowitz, ainsi que dans la région de Yedwabno et entre Pissa et Omulef, duel d'artillerie.

Une tentative d'attaque prononcée par les Allemands contre le village de Szafranki a échoué.

Dans les Karpathes, dans la direction de Rostok, nous avons repoussé le 10 avril, par des feux à courtes distances, de grandes forces ennemies qui faisaient des attaques répétées.

Nous avons progressé quelque peu en développant une violente action dans la région du col d'Oujok, que l'ennemi continue d'occuper; nous nous y sommes emparés de trois canons et nous avons fait 760 prisonniers.

Dans la direction de Stryj, nous avons repoussé des attaques sur le front Rosochaz-Oravezik-Koziova-Rozanka et nous avons infligé des pertes énormes à l'ennemi.

Celui-ci occupe la cote 992 depuis le 9 avril. Koziova et les positions attenantes restent entre nos mains.

On ne signale pas d'autres changements essentiels dans les autres secteurs.

PÉTROGRAD. — Nous avons capturé hier, dans la région de Suwalki, quatre mitrailleuses et plusieurs dizaines de prisonniers.

Dans la même journée, Ossowitz a été bombardé, de 8 heures du matin à 6 heures du soir, par des obusiers de 8 pouces. L'artillerie de la forteresse a répondu, infligeant de graves pertes à une batterie de siège.

Les Allemands ont essayé de diriger quatre radeaux-brûlots sur le canal de Brouda pour faire sauter le pont situé dans la forteresse; les uns ont été détruits par le feu de la forteresse, les autres n'ont pas atteint leur but.

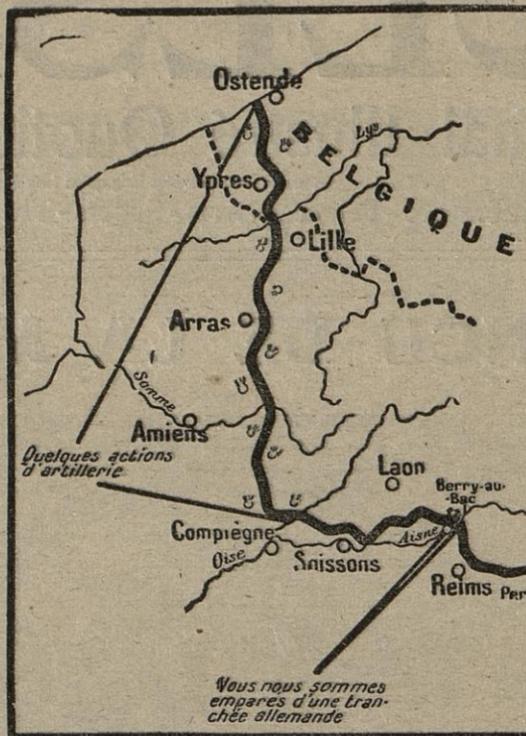
Dans la région d'Yedwabno, un combat de tranchées très actif a eu lieu avec recours aux travaux de sape et emploi de lance-bombes.

Dans le voisinage du village de Seleski, sur la route de Kofno à Mijszinec, le feu de notre artillerie a provoqué une explosion violente.

De petits engagements ont eu lieu près du village de Brkierz, au sud de Drobin, sur la rive droite de la Vistule.

Près de Dembe, sur la Narew inférieure, nous avons pris un avion allemand et les deux aviateurs.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Mardi 13 avril (254^e jour de la guerre)



sitions sur les divers points où nous avons progressé depuis huit jours. Nos avions ont bombardé avec succès les hangars militaires de Vigneulles (Woëvre) et dispersé, non loin de là, un bataillon en marche.

LES MENSONGES ALLEMANDS

Le communiqué allemand du 12 avril porte que « les cathédrales de Paris et de Troyes, les principaux édifices publics, tels que la Bibliothèque nationale, les musées, les Invalides, les banques, le Louvre ont été pourvus d'installations militaires, projecteurs, stations de T. S. F., mitrailleuses ».

Il serait difficile de trouver un exemple plus frappant des allégations mensongères que contiennent journellement les communiqués allemands.

Journée relativement calme, nos troupes sont parvenues, en plusieurs points, au contact du réseau de fil de fer de la défense ennemie

15 HEURES. — De la mer à l'Aisne, rien à signaler, si ce n'est quelques actions d'artillerie.

A l'est de Berry-au-Bac, nous nous sommes emparés d'une tranchée allemande.

En Argonne, lutte de mines et combats à coups de bombes et de grenades d'une tranchée à l'autre.

Entre Meuse et Moselle, journée relativement calme; nos troupes sont parvenues, en plusieurs points, au contact du réseau de fil de fer de la défense ennemie.

23 HEURES. — Journée calme sur l'ensemble du front.

Nous avons maintenu et consolidé nos po-

Il y a d'ailleurs à Paris assez de personnes étrangères, appartenant aux pays neutres, qui sont en mesure de se renseigner et de constater la fausseté de la nouvelle allemande.

Sur le front des Karpathes



L'offensive russe progresse, irrésistible, sur le front des Beksides, depuis le col de Dukla jusqu'au col d'Uzsok; les troupes du tsar s'infiltrèrent dans les vallées hongroises et sont à quelque vingt kilomètres de la plaine

NOS LEADERS

La protestation des femmes allemandes

Il était naturel que les féministes eussent mis au premier rang de leur programme le pacifisme qui permet de jouir sans angoisse de ce qui donne du prix à la vie : amour, foyer, famille. Elles étaient dans leur rôle en luttant pour assurer l'existence normale, celle où chaque vie développerait son cours complet, celle qui met auprès de l'enfance la tutelle du père et promet à la vieillesse chancelante l'appui du fils.

Si la France avait entrepris une guerre de conquête, ce sentiment pacifiste de la femme se serait sans doute manifesté. Mais lorsque l'Allemagne déclara la guerre, ce qu'on oublie trop souvent, parce que trois avions fantômes avaient survolé Nuremberg et autres villes, toutes les Françaises comprirent que la patrie était en danger, qu'il s'agissait, cette fois, pour notre race, d'une question de vie ou de mort. De même qu'aucune opinion politique ne divisa les hommes, les femmes mirent toute leur force à essayer de sourire à ceux qui parlaient sans oser parler de retour.

Au moment où tant de femmes françaises priaient pour qu'un tel fléau fût écarté, ou jusqu'à l'heure suprême toutes espéraient qu'il ne se trouverait pas de monstre humain pour assumer la responsabilité de tant de souffrances, les femmes allemandes ont-elles protesté ?

Quand les régiments allemands ont violé la neutralité de la Belgique, broyant femmes et enfants avec une cruauté inconnue jadis des hordes germaniques, les Allemandes, dont nous connaissons l'opinion par les groupements féministes danois et hollandais, ont-elles fait entendre une parole de pitié ?

Il ne faut pas s'appesantir sur les questions de désordre et de pillage qui sont, hélas ! inséparables de la guerre, mais que penser des faits suivants extraits de la lettre d'un soldat :

« L'explosion faite à minuit, les canons de notre côté se sont mis à tonner, gros et petits, sur les Boches et nous avons pris position à leur place sur une profondeur de 500 mètres environ et dans les tranchées qu'ils ont abandonnées après un combat acharné.

Ensuite, le canon a continué de tonner en plein, et cela jusqu'au matin 5 heures. Ce n'était qu'un ciel de feu ; on voyait clair comme en plein jour, tellement la fusillade était vive. Mais il fallait prendre le village de B... et nous étions trop près les uns des autres pour que le canon, des deux côtés, continue à donner, de peur de blesser et tuer chacun des nôtres. Donc, c'était seulement les fusils qui marchaient. Mais nous ne pouvions avancer, il a fallu attendre le jour pointer devant le village. Mais quelle surprise nous attendait au petit jour ! Ces s...-là avaient mis devant eux des femmes en cheveux défaits sur leur dos et les mains attachées et, entre elles, des enfants, et tout ce monde en pleurs.

« Cela leur servait de barricade et ils tiraient le plus possible sur nous sans que nous puissions répondre. « Que faire ? » se disait-on entre nous. Nous ne pouvions tirer sur ces femmes et enfants ni reculer non plus. D'un bout de la colonne française, on n'entend qu'un cri : « Baïonnette au canon ! » C'était l'arme blanche, et tous, pâles comme des morts et excités comme des bêtes fauves, car moi qui sais si bien me maintenir dans un grand calme je faisais sur place des bonds de 50 à 60 centimètres de hauteur : c'étaient les nerfs qui étaient excités ; et, d'un seul coup, d'un seul, nous partions comme un seul homme, à l'arme blanche, et nous nous frayons un passage parmi ces brutes qui écumaient comme des chevaux en rage. La bave leur coulait sous le menton, comme de grandes barbes blanches : c'était la garde impériale ! »

Dans des lettres de femme trouvées sur des soldats allemands, au début de la guerre, pas un mot d'horreur ou de pitié. Gretchen demande des bijoux volés, incite au pillage.

Aujourd'hui, les femmes allemandes font un appel contre la guerre, découvrent que « le monde crache le sang ». Elles revendiquent cet idéal de paix qui est celui de toutes les femmes. Tenaient-elles ce langage à l'heure où l'armée allemande menaçait le cœur même de notre pays ? Pourquoi cet appel se fait-il entendre aujourd'hui seulement, après huit mois de guerre, huit mois de meurtres et de crimes ?

Les Françaises, quelle que soit leur douleur, sont restées silencieuses ; nos soldats défendaient notre sol, notre cause était sacrée. Nos ennemis semblent avoir pris à tâche de la rendre plus belle encore. La Serbie attaquée, la

Belgique martyrisée ont fait frémir toutes les pitiés.

Toutes les femmes des nations alliées savent aujourd'hui que le droit va enfin avoir raison de la force agressive. Et c'est à ce moment que la voix des femmes allemandes se fait entendre, que leur pitié s'émeut enfin !

Oui, les femmes de notre pays restent fidèles à l'idéal pacifiste, mais elles savent que l'Allemagne oppressive n'en permettrait jamais la réalisation. Toutes, elles ont l'espoir que la paix apparaîtra enfin comme la forme suprême de la civilisation ; elles ont au cœur la certitude d'une victoire prochaine qui sera belle parce qu'elle apportera la délivrance.

Valentine Thomson.

En attendant...

Cours de philologie

Notre grand confrère Maurice Donnay vient de soutenir, avec raison, que le mot « Boche » est du bon français, étant issu de la meilleure source populaire et, de plus, consacré par la bravoure de ceux qui l'ont créé. Et non seulement le mot « Boche », mais tous ses dérivés : *Bochie, Bocherie* et *Bochonnerie*.

Ça me fait particulièrement plaisir que ce soit Donnay qui donne cette consultation, parce qu'il est de l'Académie. Alors, vous pensez, le Dictionnaire...

Mais, en attendant les définitions du Dictionnaire, tout le monde n'est pas philologue. Quelles sont les nuances, par exemple, qui distinguent « Bocherie » de « Bochonnerie » ? Il y a des gens que cela peut embarrasser.

Je vais essayer de les éclairer par un exemple, ainsi qu'il est d'usage dans tous les bons lexiques :

Il y a quelque deux ans un congrès international d'hommes de lettres ou de médecins, je ne sais plus trop, se réunit en Danemark. Naturellement, il y eut un banquet : il n'y a rien qui donne plus d'appétit que les congrès !

Au cours de ces agapes internationales, un orchestre jouait : et ceci également était inévitable. Mais comme on avait déjà entendu à satiété les hymnes nationaux de toutes les hautes parties comprises : *God save the King, Deutschland über alles, Marseillaise, Boje tsara Krami*, etc., cet orchestre attaqua les « airs favoris » des différentes nations : et notre *Sambre-et-Meuse* eut un grand succès. Un si grand succès qu'on le bissa. L'orchestre, innocemment, recommença donc *Sambre-et-Meuse*.

... Mais alors un Allemand se leva ; et cet Allemand plein de fureur patriotique déclara qu'on n'avait pas le droit de jouer deux fois un air français quand on n'avait joué qu'une seule fois l'air allemand ; et il exigea que le chef d'orchestre fit des excuses.

Et le chef d'orchestre fit des excuses ! (Ça, ça regarde ces pauvres Danois !)

Mais il y avait sur la table de délicieux surtoutins en porcelaine de la fabrique royale de Copenhague — et les dames allemandes, à la fin du repas, les emportèrent subrepticement sous leurs sorties de bal.

Eh bien ! voilà : la manifestation de l'Allemand était une bocherie et l'acte des dames allemandes une bochonnerie. Avez-vous compris ?

Pierre Mille.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Majesté ! En Argonne nous périons des tranchées ; en Galicie les Russes avançaient toujours, les Turcs se retirent... Quels sont les ordres ?

— Bombardez la cathédrale de Reims !

(Numéro, Turin.)

Échos

Energie mal employée.

Les faits divers relatent la banale et vilaine histoire d'un fumiste de 28 ans qui, à Paris, la nuit passée, jeta sa femme par la fenêtre. Ce monsieur brutal a été arrêté... trop tard. C'est avant la balustrade qu'il eût fallu retenir son bras. Mais l'on se demande comment un homme si plein d'énergie et âgé de moins de trente ans peut s'être mis dans le cas d'avoir — comme civil — affaire au commissaire de police du quartier des Grandes-Carrières, alors que — comme soldat — il eût si bien fait dans les tranchées.

Une belle lettre.

La guerre n'a pas mis du plomb que dans les canons de fusil — plomb ou acier, c'est tout comme — elle en a mis aussi dans la tête de nos enfants, de nos fils mûris par les événements, si l'on en juge par cette belle lettre que nous communiquons une maison d'édition et qui lui fut adressée par des garçonnetts de Béziers :

Monsieur le directeur,

Je vous envoie cette petite lettre au nom de vingt et un camarades, tous lecteurs très passionnés de votre journal amusant. En ces terribles temps de guerre, nous avons continué à l'acheter ; mais nos esprits ne sont plus, comme au temps de paix, « envahis » par de bonnes farces ou par des histoires risibles. Non : au contraire, si nous achetons toujours ce journal, c'est que nous espérons bien que vous saurez satisfaire notre désir de petits Français avides de patriotisme. Ce ne sera pas bien difficile : vous n'aurez qu'à faire paraître à la place de toutes ces aventures excentriques les faits d'armes glorieux de nos chers soldats, frères aimés des boys-scouts.

Dans l'attente impatiente des faits d'armes accomplis par de jeunes Français, nous vous envoyons nos bien sincères remerciements.

Signé, au nom de tous : R...

Tous les petits garçons français ont aujourd'hui l'âme et la curiosité de leurs camarades de Béziers.

L'art de « se mettre la ceinture ».

« Trop manger nuit à l'activité physique », déclarent sur tous les tons les journaux d'Allemagne. « Profitons, profitons de la circonstance (comme dans la *Damnation de Faust*), ajoutent-ils, pour ne plus nous gaver comme avant la guerre. Le ventre libre, nous aurons l'esprit plus clair, l'énergie plus prompte à réaliser ce qui convient à notre défense. Les gens repus sont apathiques. Restons un peu sur notre faim. »

Aimables conseils pour des gens qui n'ont plus rien à se mettre sous la dent. Il y a beau temps qu'en France nous avons traduit ces bons conseils par un proverbe bien connu, et qui perdrait son sel s'il était traduit. Ne dit-on pas chez nous — ou à peu près — « L'apathie vient en mangeant » ?

Le mauvais diplomate.

Abbas bey, nous raconte plaisamment *Tit-Bits*, donnait un grand dîner, et, devant lui, il avait placé une superbe montre, cadeau de l'empereur d'Allemagne. Soudain, l'électricité manqua. Ce fut, quelques minutes, l'obscurité absolue. Quand la lumière fut, la montre avait disparu.

— Mes bons amis, dit Abbas bey, de la plus suave voix diplomatique, on va encore une fois éteindre, et je suis sûr que la personne qui a pris ma montre — sans doute pour regarder quelle heure il est — la remettra sur la table.

Profond silence. Ténèbres. On entend un vague frottement sur la nappe. Et, quand on revit clair, Abbas bey constata que la montre n'était pas là... et qu'un bel étui à cigarettes en or, cadeau de la reine Victoria, venait de disparaître comme par enchantement.

Visions de gloire, à Monte-Carlo.

Le théâtre de Monte-Carlo vient de donner avec un immense succès la première représentation d'un spectacle d'un genre absolument nouveau et qui, s'adaptant étroitement aux circonstances actuelles, répond aux sentiments et aux aspirations de toutes les âmes : *Visions de Gloire*.

C'est une série de tableaux militaires inspirés par les gloires passées de la France, par sa force et sa vertu présentes, par l'espérance confiante de demain : Jeanne d'Arc, Turenne, Napoléon, Joffre, l'Armée russe, l'Armée anglaise, les Tranchées, le Roi et la Reine des Belges, la *Marseillaise* ; d'autres évocations encore ont fourni au maître décorateur Visconti et au peintre des décors lumineux, M. Eugène Frey, l'occasion de réaliser de véritables merveilles artistiques qui font des *Visions de Gloire* un spectacle de toute beauté. Des textes poétiques et des pages musicales commentent ces tableaux ; ils sont fort remarquablement récités ou chantés par Mlles Marcelle Praince, Rose Heilbronner, MM. Marcel Journet, Jean Daragon, Aquistapace, N. Oberti et Arens. L'émotion patriotique et l'admiration esthétique provoquées par les *Visions de Gloire* furent considérables ; ce noble et magnifique spectacle a été accueilli avec enthousiasme.

L'heure du café à Berlin.

— Garçon ? Je tiens à vous dire quelque chose. Le café que vous venez de me servir a du bon et du mauvais.

— Ah ! Et le bon ?

— C'est qu'il n'y a pas de chicorée dedans.

— Oh ! non ! Et... le mauvais ?

— C'est qu'il n'y a pas, non plus, de café.

Le Veilleur.

A la veille de l'intervention italienne

Pourquoi l'Italie devra faire la guerre

Nous avons affirmé avant-hier, dans une brève note préliminaire à cette étude, que l'Italie était bien sur le point de rompre la neutralité que, de plein droit, elle avait proclamée à la veille du conflit européen et qu'elle allait se ranger nettement à côté des alliés. Nous précisons aujourd'hui les causes inéluctables qui obligeront le gouvernement italien à accomplir ce grand acte, qui comptera parmi les plus saillants de la période, pourtant si exceptionnelle, que nous traversons.

Voici ces causes principales :

Causes historiques. — Personne n'ignore que l'unité italienne ne s'est pas accomplie en un seul jour, mais qu'elle fut, au contraire, l'œuvre patiente et tenace de plusieurs générations de patriotes ardents et généreux. Commencée en 1849 avec un insuccès, elle se poursuivit, par étapes, en 1859 avec la libération de Milan, en 1866 avec l'annexion de Venise et s'interrompit en 1870 à la conquête de Rome. Deux provinces manquaient encore à l'accomplissement du rêve unitaire : celles de Trente et de Trieste, vers lesquelles marchaient déjà victorieuses les légions glorieuses et libératrices de Garibaldi, lorsque intervint l'accord diplomatique austro-italien qui accordait Venise à l'Italie, mais enlevait tout espoir aux Italiens de reconquérir le reste des territoires nationaux. De longues années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles, comme les Allemands en Alsace-Lorraine, les Autrichiens essayèrent petit à petit d'étrangler la nationalité italienne des deux provinces, en lui opposant l'élément slavo-croate. Les Italiens d'Autriche soutinrent des luttes épiques avec un courage et un esprit de sacrifice admirables; et, en dépit de tous les efforts, de toutes les ruses, de toutes les répressions des oppresseurs, ils gardèrent intact leur attachement à la patrie.

Aujourd'hui, l'histoire offre à l'Italie une de ces occasions qui, difficilement, se représentent deux fois de suite dans le cours des siècles, et elle accomplirait le plus grand crime envers ses héroïques enfants trentins et triestins si elle ne savait pas en profiter.

Causes ethniques. — Le prolongement des Alpes, qui atteint le Quarnero, a toujours formé comme un boulevard naturel, net et précis, entre les Slaves, qui sont au delà de cette dernière partie de la couronne montagneuse qui environne l'Italie, et les peuples qui se trouvent en-deçà de l'étroite langue de terre formée par l'Istrie et la Dalmatie. Ces peuples, depuis les Romains jusqu'à nos jours, ont toujours gardé le plus pur sang latin. Or, qu'est-ce que, en effet, qui maintient le plus durablement la distinction des races, malgré les moyens de locomotion que l'homme a créés? C'est justement la ligne de démarcation que la nature a interposée comme une barrière entre un pays et un autre et qui ne peut être que difficilement surmontée.

Causes stratégiques. — Le voyageur qui a parcouru, même une seule fois, le littoral entre Venise et Bari, est frappé par cette remarque que la plage si pittoresque, qui se prête si bien à la création des stations balnéaires, n'offre, par contre, aucun abri possible à n'importe quelle barque de dimensions à peine supérieures à celles normales. De l'autre côté de l'Adriatique, dans l'Istrie et dans la Dalmatie, se trouvent, au contraire, les golfes les plus profonds, qui sont l'abri le plus naturel de flottes entières.

Cela veut dire que le jour où l'Italie aurait devant elle un peuple puissant et... ennemi, elle n'aurait qu'à fermer les fenêtres de la façade postérieure de sa maison, avec la construction de toute une ligne de fortifications allant de Venise à Bari : un rien, comme on le voit, dont le prix de revient serait sensiblement plus cher que celui d'une grande guerre faite pour se garantir, une fois pour toutes, contre ce danger.

Ceci pour ce qui regarde l'Adriatique.

Pour le Trentin, le coin montagneux resté aux mains de l'Autriche, au delà de Brennero, représente une épée menaçante tendue contre l'Italie, et il suffit de donner un coup d'œil à une carte géographique pour se rendre compte de quelle nécessité est pour l'Italie d'enlever la menace de cette épée.

Causes économiques. — Jusqu'à aujourd'hui le port de Trieste a été négligé volontairement par l'Autriche, et bien petites sont les subventions que le gouvernement de Vienne a données à ce port, en comparaison, par exemple, de celles accordées par le gouvernement italien à celui de Gênes. Et pourtant, Trieste est bien le débouché naturel de tous les pays balkaniques qui donnent la main à l'Orient. L'utilité, au point de vue strictement économique, que l'Italie pourrait tirer du port de Trieste est immense.

Voilà les causes principales qui obligeront l'Italie, en dehors du sentiment et des sympathies de son peuple, à empoigner les armes et à marcher contre l'Autriche et contre l'Allemagne.

Mario Duliani.

DERNIÈRE HEURE

Menaces allemandes contre des officiers anglais prisonniers

AMSTERDAM. — Un télégramme de Berlin signale la publication, par la *Gazette générale de l'Allemagne du Nord*, de la note suivante, qui est adressée à l'ambassade des Etats-Unis par le ministère des Affaires étrangères :

Le gouvernement allemand a appris avec étonnement et indignation que le gouvernement anglais ne considère pas comme des ennemis honorables les officiers et les équipages des sous-marins allemands, et qu'il les traite comme des prisonniers de droit commun.

Ces officiers et ces équipages ont rempli avec bravoure leur devoir militaire; ils ont, par conséquent, le droit de recevoir le même traitement que les autres prisonniers de guerre, conformément aux conventions internationales.

Le gouvernement allemand proteste donc formellement contre des procédés contraires aux lois internationales. Il se voit en même temps avec regret obligé de mettre immédiatement en vigueur les représailles qu'il a annoncées; il soumettra à un traitement d'égalité rigueur un nombre correspondant d'officiers de l'armée anglaise prisonniers de guerre.

Le gouvernement allemand considère avec mépris l'insinuation du gouvernement anglais selon laquelle les équipages des sous-marins allemands négligent de sauver les naufragés quand cela leur est possible.

La note conclut en demandant à l'ambassade des Etats-Unis à Londres de se livrer à une enquête personnelle et de lui fournir un rapport sur le traitement auquel sont soumis les prisonniers faits à bord des sous-marins allemands, traitement dont dépendront les mesures à prendre ultérieurement contre les officiers anglais.

Le fils de M. Lépine tué à l'ennemi

La nouvelle est parvenue hier à Paris de la mort du médecin aide-major Lépine, fils de l'ancien préfet de police, qui était signalé comme disparu depuis le mois de novembre.

Le docteur Lépine, qui était âgé de vingt-huit ans, a été tué glorieusement à Sainte-Marie-aux-Mines, le 2 novembre.

Le rapport du maréchal French

LONDRES. — La situation est demeurée sans changement pendant la semaine dernière. De bonne heure, le 7 avril, les Allemands ont fait sauter deux mines sur notre droite, sans endommager nos tranchées.

Le 9 avril, au matin, nous avons réussi à faire éclater une mine aux environs d'Armentières; elle a détruit le mur d'une maison qui était percé de meurtrières et derrière lequel l'ennemi s'abritait.

Nous avons retrouvé de l'autre côté 29 cadavres allemands.

L'ennemi a riposté en bombardant nos positions sans leur causer aucun dommage.

Le 9 avril, dans la soirée, une explosion, analogue à celle du 7 courant, a eu lieu sur notre gauche, également sans résultat.

Le règlement des incidents maritimes entre la Hollande et l'Allemagne

AMSTERDAM. — Le *Telegraaf* apprend que l'opinion prévalant dans les cercles bien informés de La Haye que le gouvernement allemand s'en remettra pour la solution de la question du *Medea*, du *Zaanstroom* et du *Batavier* à la Déclaration de Londres.

En cas de décision défavorable du tribunal des prises allemand, le gouvernement hollandais demandera que la question soit soumise à la Cour d'arbitrage après la guerre, ce que, probablement, l'Allemagne acceptera. Il est donc certain, dit le *Telegraaf*, que les incidents maritimes qui causèrent tant de discussions seront réglés pacifiquement.

L'Autriche se plaint de la Hongrie

ROME (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Au fur et à mesure que la crise des vivres s'accroît en Autriche grandit aussi la mauvaise humeur de la population autrichienne contre la Hongrie, qui garde pour la consommation de sa population de grosses réserves de blé. Des manifestations antihongroises se sont produites dans plusieurs villes autrichiennes.

En attendant, le prix du pain a augmenté encore dans toute l'Autriche, et le prix du lait et du charbon a encore renchéri en Hongrie.

Une catastrophe houillère au Japon

TOKIO. — On annonce qu'un affaissement s'est produit dans une houillère s'étendant sous la mer, près de Shimonoseki. On compte 300 manquants parmi les 593 mineurs qui y travaillaient.

Comment fut maîtrisée la mutinerie de Singapour

LONDRES. — Le bureau de la presse communique les détails suivants sur la mutinerie qui a éclaté dernièrement à Singapour.

Les mutins appartenaient presque tous au 5^e régiment d'infanterie légère, quelques-uns aux guides malais.

Ils choisirent le 15 février, date du nouvel an chinois, pour donner le signal de la révolte.

Les mutins dirigèrent leur attaque contre l'hôpital militaire du camp des prisonniers de guerre allemands de Tanglin, où ils surprisèrent les gardes; ils tuèrent le commandant, son second et de nombreux officiers et soldats.

Ils pénétrèrent ensuite dans le camp et fraternisèrent avec les prisonniers, auxquels ils promirent en les quittant de revenir avec des armes et des munitions.

Se répandant ensuite dans la ville, les mutins se dirigèrent vers les casernes, en commettant des meurtres contre les agents de police et les officiers. Mais l'alarme fut vite donnée par les autorités, l'état de siège proclamé et les troupes mobilisées.

Le gouverneur demanda, par radio-télégramme, l'assistance des croiseurs français et japonais se trouvant dans le voisinage.

Tous les Européens furent prévenus; les femmes et les enfants se réfugièrent sur les vapeurs en rade et dans les édifices publics, et les hommes furent enrôlés comme agents de police spéciaux.

Le 17 février, le croiseur *Montcalm*, commandé par l'amiral Hugues, débarqua 190 hommes et deux mitrailleuses.

Un détachement s'avança en automobile vers Seletar et Chaper, où il rencontra les mutins; l'un de ceux-ci fut tué, les autres prirent la fuite, en abandonnant leurs armes.

Une autre colonne française opéra au Nord vers Kranji.

Les croiseurs japonais *Otowa* et *Tsushima* et le croiseur russe *Orel* débarquèrent aussi des contingents qui aidèrent à étouffer la révolte.

Les différentes nationalités qui composent la population demeurèrent entièrement calmes pendant tout le temps que dura la mutinerie. Celle-ci était réprimée le 22 février.

Six cent quatorze soldats du 5^e régiment d'infanterie furent emprisonnés; une cinquantaine d'hommes avaient été tués, noyés ou blessés.

Une dernière dépêche du gouverneur annonce que l'identité de tous les mutins, à l'exception de onze, a été établie.

Environ cinquante personnes, tant civiles que militaires, ont été victimes de cette mutinerie.

Un steamer anglais attaqué par des avions allemands

AMSTERDAM. — Le correspondant du *Telegraaf* à Rotterdam mande à son journal que le steamer anglais *Semla*, qui vient d'arriver à Nieuwe Waterweg, a été attaqué, dans la mer du Nord, près du bateau-phare Noord-Hinder, par un aéroplane et un hydravion allemands, qui lancèrent environ vingt-cinq bombes, sans toutefois endommager le navire.

Lorsque les avions descendirent assez bas, le capitaine du steamer, qui est très bon tireur, fit feu à plusieurs reprises et atteignit l'aéroplane, qui s'éloigna, ainsi que l'hydravion, vers Zeebrugge.

Le capitaine croit que l'aéroplane n'a pas pu gagner la côte. (Information.)

Deux navires américains saisis par les Anglais

LONDRES. — Les navires américains *Joseph-Fordney*, du port de New-York, et *Nanajo*, du port de Galveston, qui se rendaient tous deux à Brême, ont été arrêtés par des croiseurs anglais et amenés à Kirkwall (chef-lieu des îles Orcades, au nord de l'Ecosse). Le cas de ces deux navires sera soumis à une cour des prises. (Information.)

Un mot de M. Giolitti

LONDRES. — Le correspondant du *Daily Mail* à Milan apprend que M. Giolitti, à son arrivée à Turin, vendredi, a accueilli ses amis intimes, qui l'attendirent à la gare, par ces mots : « La guerre est inévitable. »

Un homme d'Etat, Florentin connu, vivsitant aujourd'hui Milan, a caractérisé de prématuration le bruit suivant lequel la mobilisation générale aurait lieu cette semaine, mais a ajouté qu'il croyait qu'elle aurait lieu d'ici peu.

La Presse française et étrangère

La guerre à Paris

Du Temps :

Il est un coin de Paris où l'on se bat avec rage. Ce coin fut toujours un peu guerrier : c'est le « maquis », qui couronne Montmartre.

... Il reste assez d'espace libre pour que les gamins montmartrois maintiennent leurs droits d'occupants. C'est là qu'ils bataillent chaque après-midi contre un ennemi peu nombreux mais haïssable, si l'on en croit leurs imprécations. Le rôle du Boche n'est guère tenu, en effet, que par les plus déshérités de la bande. C'est un emploi sacrifié auquel nul ne se résigne volontiers. Tout de même, il faut une discipline, n'est-ce pas ? Et, bon gré mal gré, les uns ou les autres acceptent le fâcheux partage.

... L'action achevée — et c'est toujours en victoire — les chefs de corps se présentent au grand stratège : « Général Joffre, les Boches ont f... le camp !... » Personne ne songe à rire. Appuyés sur les manches à balai désaffectés, qui sont des fusils, traînant un vieux tuyau de tôle, qui est notre 75, ils écoutent la critique du général et attendent ses ordres pour une nouvelle action.

Les projectiles ne font jamais défaut. Les cailloux sont de terribles obus, et la terre jaunâtre, lancée à poignées, produit dans les rangs ennemis les ravages des mitrailleuses.

... Un vieux peintre de Montmartre a son chevalet planté tout près de là. Il est le spectateur quotidien de ces carnages : « Ah ! les braves mêmes ! » dit-il. Les ailes des moulins de la Galette s'étendent inertes, au-dessus du tableau.

Pour une victoire féconde

De M. Jacques Daugny, dans la Nouvelle Revue :

... Gagnée sans doute par l'exemple de l'Alsace, toute la rive gauche du Rhin reçut en libérateurs les soldats de la Convention ; pendant vingt ans les habitants s'attachèrent à la France et c'est avec regret que, en 1815, ils devinrent Prussiens. Le temps a fait son œuvre, la génération actuelle a vu rejaillir sur elle un peu de la gloire de ses maîtres ; elle a profité de l'extraordinaire prospérité de l'empire. Mais bientôt la triste réalité déchirera le voile qui couvre ses yeux. Ensuite, il suffira d'une administration paternelle et libérale pour créer entre elle et nous des liens solides. Cette évolution sera d'autant plus rapide que nous aurons la sagesse de ménager les transitions, en laissant provisoirement au pays conquis une certaine autonomie municipale et en respectant ses traditions. Plus tard, quand ses habitants auront des sentiments français, il sera temps de les associer à notre vie nationale, en les invitant à envoyer des représentants au Parlement.

Dans ces conditions, l'annexion que nous réclamons ne nous affaiblira jamais, même pendant les premières années ; au contraire, comme nous avons essayé de le démontrer, elle assurera notre sécurité et augmentera considérablement notre puissance.

Qui sait même si par l'intermédiaire des nouveaux Français, destinés à rester pendant plusieurs générations des demi-Allemands, l'influence de notre patrie ne se répandra pas dans le monde germanique ? Sous la poussée des Slaves victorieux, marchant à la reconquête de la Silésie, de la Styrie, des bassins de l'Oder et même de l'Elbe, dont leurs ancêtres ont été chassés, les Germains, impuissants, tourneraient peut-être leurs regards vers la France, pour lui demander sa protection. Quel rayonnement, quelle splendeur pour notre patrie si jamais par le seul effet de sa renommée elle parvenait à reconstituer pacifiquement l'empire de Charlemagne ou de Napoléon... Mais le poète a seul le droit de rêver...

Leur Bismarck

De M. G. Ohnet, dans la Gaulois :

On nous annonce que quelques officiers supérieurs allemands se sont réunis et ont décidé d'élever, sur notre territoire, un monument à la mémoire de Bismarck. Ils ont raison. Qu'ils profitent des quelques jours qui leur restent pour rassembler la pierre, la brique, le fer afin de construire leur monument. Quand ils auront été chassés du sol de France, c'est nous qui nous chargerons de l'inscription qu'il conviendra d'y apposer. Les matériaux ne manqueront pas aux constructeurs teutons : les villages, les châteaux, les églises en ruines, Reims et ses statues mutilées, Louvain et ses marbres dorés par la flamme. Ils n'auront que l'embarras du choix pour réunir, en un seul édifice, les témoignages éclatants de la brutalité et de la sauvagerie germaniques.

Les auteurs qu'aime le Grand Chef

Du Petit Var :

Ils sont deux, et parmi les plus illustres : Balzac et Dumas. L'observation et l'imagination. L'homme tel qu'il est et tel qu'il devrait être. Les illusions perdues — et retrouvées. C'est bien cela. Joffre serre de près la réalité, ne se laisse pas duper aux apparences, ce qui ne l'empêche pas de s'élever vers l'idéal. Il est comme son compatriote le Gascon d'Artagnan, qui nous montre, avec tant de verve et d'esprit, que les héros peuvent avoir du bon sens.

Quant au poète de Joffre, c'est, paraît-il, Hugo. Là encore, nous ne sommes pas surpris : l'épopée ! Le poète des soldats de l'an II et de la légende — héroïque — des siècles.

Mais, paraît-il, à l'observation, à l'imagination et au lyrisme, se joint chez Joffre un goût très vif pour la grâce sensible et tendre, trempée d'humanité. Ces soldats sont tous les mêmes. Ils cultivent, en cachette, la petite fleur bleue. Et c'est un romancier d'outre-Manche qui a, ici, les préférences de Joffre : le délicieux Dickens. Et nos alliés, qui le savent, en sont ravis...

La version allemande

d'après le « Times »

La perte du sous-marin « U-29 ».

L'aveu officiel allemand de la perte de l'U-29 avec le capitaine Weddigen et son équipage a provoqué une formidable explosion de colère de l'autre côté du Rhin. Il ne s'agit plus de l'hypothèse lancée par plusieurs journalistes que Weddigen a été attiré dans un piège. La presse tout entière, inspirée évidemment par l'amiral Tirpitz, prétend que l'Amirauté britannique n'ayant pas fourni d'explications sur les conditions dans lesquelles l'U-29 a été détruit, la marine anglaise « cache quelque chose » dont « elle doit avoir honte ».

On suggéra d'abord que l'U-29 a été coulé traitreusement par un navire battant pavillon neutre ; mais bientôt le comte Reventlow fit mieux que cela :

Il nous est impossible de concevoir, dit-il, d'autre raison pour expliquer le silence de l'Amirauté anglaise que celle que des bâtiments britanniques surprisent l'U-29 juste au moment où le sous-marin était en train de sauver l'équipage d'un navire. Ces chevaleresques Anglais attaquèrent alors et détruisirent facilement l'U-29 dans sa situation temporairement sans défense, pendant qu'il était occupé à sauver des vies humaines.

Le comte Reventlow a cru même découvrir une confirmation de sa théorie dans le fait que le critique du Times avait parlé avec quelque sympathie des qualités du capitaine Weddigen.

Point n'est besoin de dire que l'ingénieuse hypothèse Reventlow est répétée partout avec la plus grande satisfaction. On en profite pour déclarer qu'il ne faut plus sacrifier de nouvelles victimes au « système humanitaire allemand de conduire la guerre ». Les *Hamburger Nachrichten* consacrent une colonne entière à une demande de « venger Weddigen », et disent que « la tragédie de sa mort héroïque » a été assombrie par l'idée qu'il a été la victime d'un « crime vulgaire ». La feuille hambourgeoise, qui, comme le comte Reventlow, est troublée par les « jérémiades hypocrites » du Times, termine son article en ces termes :

« Ces indices ne sont pas à l'avantage des Anglais. Nous pouvons exiger qu'ils se lavent de cette suspicion ; sans quoi nous avons le droit de les accuser d'une nouvelle vilénie. Lorsqu'un héros tombe victime d'un lâche assassinat ou de tout crime semblable, les lamentations se transforment en un cri d'expiation et de représailles. Ce sont nos sous-marins qui doivent assouvir notre vengeance, et cela dans leur propre intérêt, car nous ne pouvons tolérer que les meilleurs de nos enfants, comme un Weddigen, soient les victimes de francs-tireurs criminels. »

Profanation de l'hymne de la « haine ».

La *Tägliche Rundschau* proteste contre l'exploitation commerciale de la « haine contre l'Angleterre ». Elle estime qu'après tout le souhait : « Dieu punisse l'Angleterre ! » dont la signification assume un caractère presque religieux dans l'esprit des guerriers germaniques qui se battent sur le front, ne doit pas être employé par le citoyen ordinaire qui reste chez lui. Mais l'objet principal de la critique est l'apparition, dans un journal de théâtre, de l'annonce suivante :

La toute dernière attraction ! *Que Dieu punisse l'Angleterre !* Grande pièce patriotique en quatre actes, par le docteur Ernst Brandow. Acte I : « Ce que nous pensons » ; acte II : « Amour et guerre » ; acte III : « La Germanie ne peut pas périr » ; acte IV : « Nous devons vaincre ». Il n'y a que huit parties, toutes faciles à jouer. C'est certainement le plus grand succès des temps modernes. On peut s'en procurer les droits de reproduction pour toute l'Allemagne dans les conditions les plus favorables.

La *Tägliche Rundschau* est très émue de voir commercialiser ainsi l'hymne de la haine. Le seul remède qu'elle puisse trouver à cette situation — remède permettant d'empêcher la vulgarisation de la phrase : « Dieu punisse l'Angleterre ! » — c'est de l'employer moins souvent.

Les Dardanelles.

La *Gazette de Francfort* a reçu une dépêche de son correspondant de Constantinople disant qu'on « ne croit plus, dans les cercles turcs, à un renouvellement d'une attaque des Dardanelles semblable à celle du 18 mars ». Sur la foi de ce renseignement, le journal a publié un long leader concernant l'insuccès complet des opérations, dû surtout à l'impossibilité de rassembler des forces de débarquement suffisantes.

Le kaiser et Memel.

D'après des dépêches de Prusse orientale, Guillaume II a demandé au prince Joachim, son fils le plus jeune, de transmettre le message suivant aux troupes allemandes de la région de Memel : « Mes souhaits aux braves soldats du landsturm et de la réserve qui usent de représailles contre l'injustice et l'assassinat. Ils ont mérité mes remerciements particuliers pour leur bravoure. »

Insuffisance de bandages.

L'autorité militaire de Berlin a décidé de saisir tous les stocks de coton, de gaze, de batiste et d'autres étoffes dont on se sert pour les bandages. Les possesseurs de ces articles doivent en dresser un inventaire avant le 17 courant, faute de quoi ils s'exposent à six mois de prison et à une amende maximum de 12.500 francs.

La Guerre anecdotique

Un homme qui en a sauvé 700

Du Petit Journal :

Un matelot du cuirassé *Suffren* écrit :

« Le 18 mars, à 8 h. 30, notre division appareillait et faisait route sur les Dardanelles. L'amiral Guépratte avait fait monter la musique sur le pont et elle ne cessa de jouer. Tout l'équipage disponible dansait et, lorsqu'on joua l'*Hymne des Girondins*, il fut chanté en chœur. Le *Chant du Départ* et la *Marche des Cols bleus* furent également exécutés et chantés.

« A 10 h. 30, on rappela aux postes de combat et, bientôt, la danse commença. Les obus pleuvaient à profusion. Notre tir était excellent. Chaque coup portait.

« Un obus allemand — car dans tous les forêts on ne voyait, au bout de la lunette, que des casques à pointe — vint tomber sous une tourelle fermée de 16, du *Suffren* ; il éclata à l'intérieur, décapitant du même coup les douze hommes qui s'y trouvaient et mit le feu à toutes les gargousses placées en arrière de la pièce. Une autre gargousse qui se trouvait sur le monte-charge s'enflamma et tomba dans la soute à munitions.

« Sans perdre son sang-froid, le quartier-maître chef de soute fit sortir tout le monde ; il n'y eut aucune panique. Dès que la soute fut évacuée, le quartier-maître ouvrit les vannes, puis alla rendre compte de la chose à l'officier canonnier. Le commandant et l'amiral le félicitèrent de son sang-froid, qui venait de sauver la vie à sept cents hommes. Il répondit qu'il n'avait fait que son devoir. Ce brave gars, qui a été proposé pour le grade de second-maître, se nomme François Lannuzel, né à Saint-Renan (Finistère) ; il est âgé de vingt-quatre ans.

« Ses camarades qui lui doivent la vie lui ont fait fête et ils estiment que la médaille militaire ferait bien sur sa vareuse. »

Chez le pâtissier

Du Poilu Enchaîné (53^e régiment d'infanterie) :

Un poilu convalescent flânait, l'autre matin, devant la devanture d'une pâtisserie qui était française, après avoir été viennois.

Tout à coup, notre poilu fit irruption dans la boutique et se dirigea, le poing levé, vers quelques gâteaux qui se trouvaient sur un plateau en verre. D'un seul coup, d'un seul, il écrasa gâteaux et plateau, au grand mécontentement de la marchande, qui se demandait si la guerre n'avait pas rendu fou notre poilu. Après ce petit carnage en miniature, le poilu acheta une tarte aux pommes et recommanda à la pâtissière de ne plus avoir dans sa boutique des gâteaux boches dénommés bavaroises, sans ça, il serait forcé de revenir demain pour leur rentrer dedans.

Je ne sais pas si la brave femme a compris, elle en est restée comme deux ronds de flan.

La commission

D'une lettre d'un témoin à l'est de notre front :

... Le train sanitaire va partir ; mais l'on signale un soldat qui, marchant avec peine, a été distancé par ses camarades. S'apercevant qu'il est blessé au pied, quelques territoriaux s'empresent, veulent le hisser dans un compartiment.

— Un instant !... Attendez !... Appelez le chef de poste ; j'ai une commission à lui donner avant de partir !

Et, à un sergent qui s'approche :

— Voilà ce qu'il y a : figurez-vous que, pendant l'affaire, où j'ai un peu écopé, j'ai cloué un Boche. Il avait la vie dure ; je croyais qu'il avait, du coup, passé l'arme à gauche, quand le voilà qui se met à me parler, en très bon français, ma foi : « Veux-tu prendre mon portefeuille, ma montre, mon porte-monnaie et mon alliance ? Si tu peux, tu renverras tout cela à ma femme ! » Ma foi, j'ai dit oui, et j'ai pris... Ça me pèserait de m'en aller sans tenir ma promesse !...

Aussitôt un paquet est fait, que le sergent se charge d'expédier. Et le brave « poilu », hissé dans le train, s'en va maintenant vers l'hôpital, la conscience tranquille...

Mama !

D'une lettre que nous adresse une lectrice :

Ayant un mari lieutenant-colonel, un fils capitaine, un fils lieutenant, un fils soldat, tous au front, j'ai voulu servir, moi aussi, mon pays, et soigne les blessés dans un hôpital du Midi, depuis le début de la guerre.

Parmi mes plus récents débarqués est un Marocain, Ahmed, blessé à Perthes : fracture ouverte du genou, arthrite suppurée. Ne parlant pas français, il ne s'exprime que par gestes. Hier, ce furent des signes dont je n'arrivais pas à deviner le sens. Je lui offre une orange. Refus. De la limonade ? Nouveau refus. Il portait ma main, puis la sienne à ses lèvres, montrait sa poitrine, la mienne, en répétant : « Kif kif (pareil). » A la fin, un voisin s'écria :

— J'ai compris ! Il veut du lait !

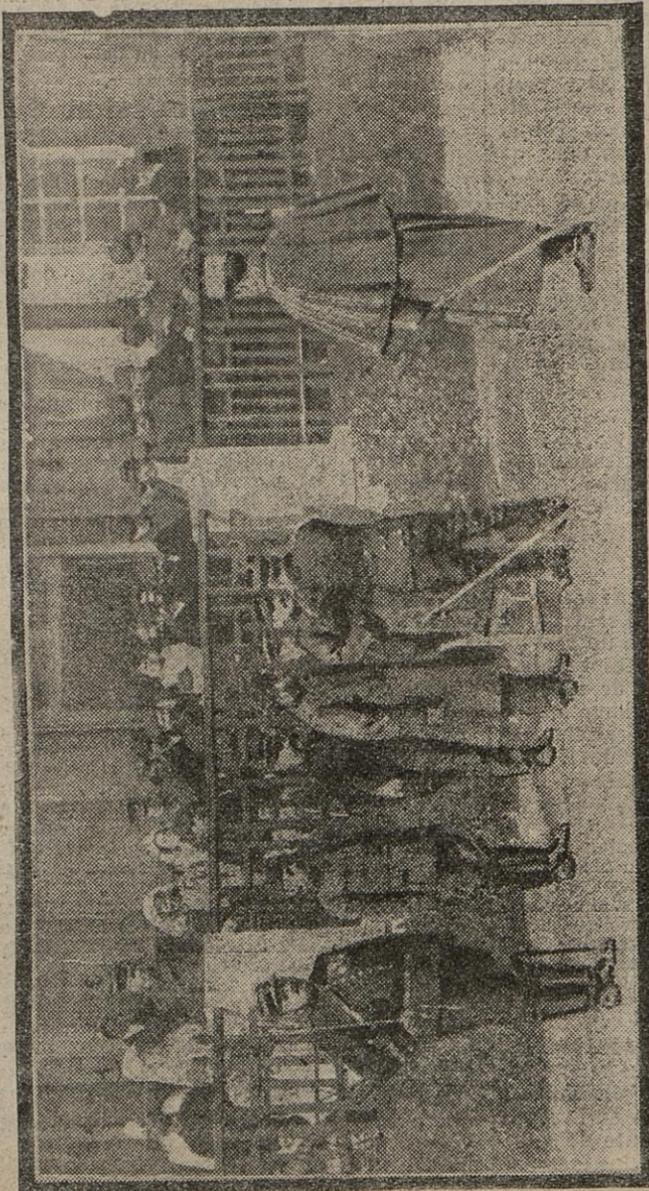
On se tord, un peu à mes dépens : il faut bien avouer que je n'ai rien d'une nourrice. Survient l'interprète, qui traduit : Je suis kif kif sa mère, puisque je le soigne si doucement.

— Alors, questionne l'interprète, la dame, c'est la maman, à présent ?

— Oui, fait-il, tendre comme un enfant, mama, mama !

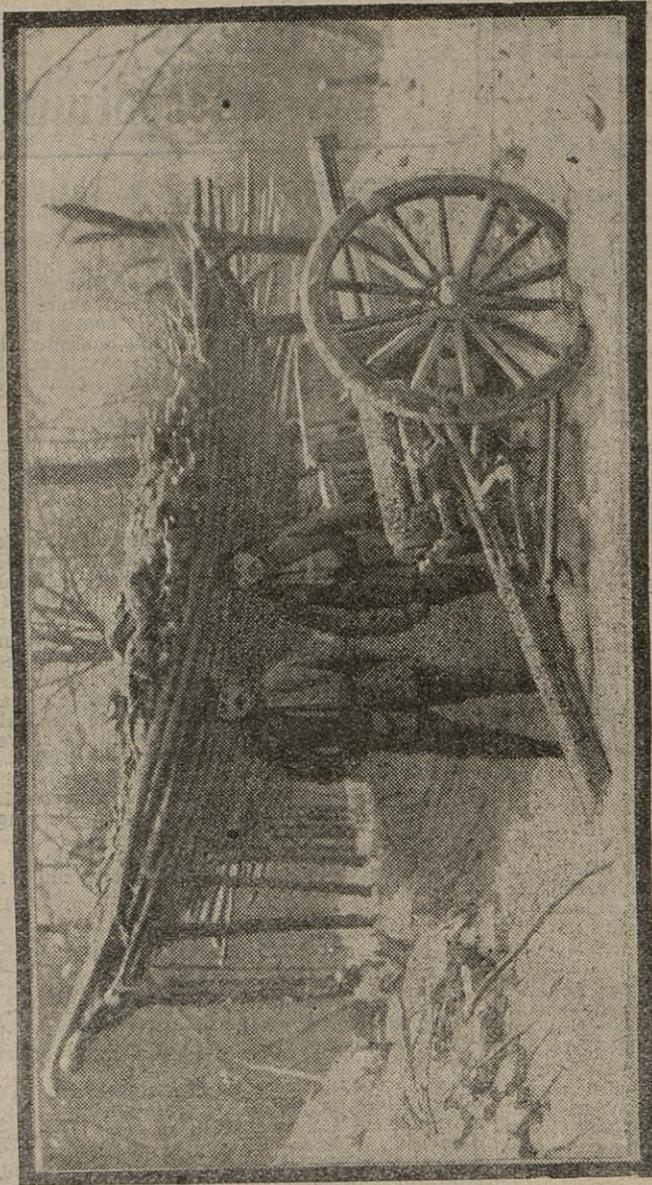
Voilà comment, en l'absence de mon mari, je suis devenue mère d'un grand diable couleur pain d'épice.

UNE CÉRÉMONIE ÉMOUVANTE



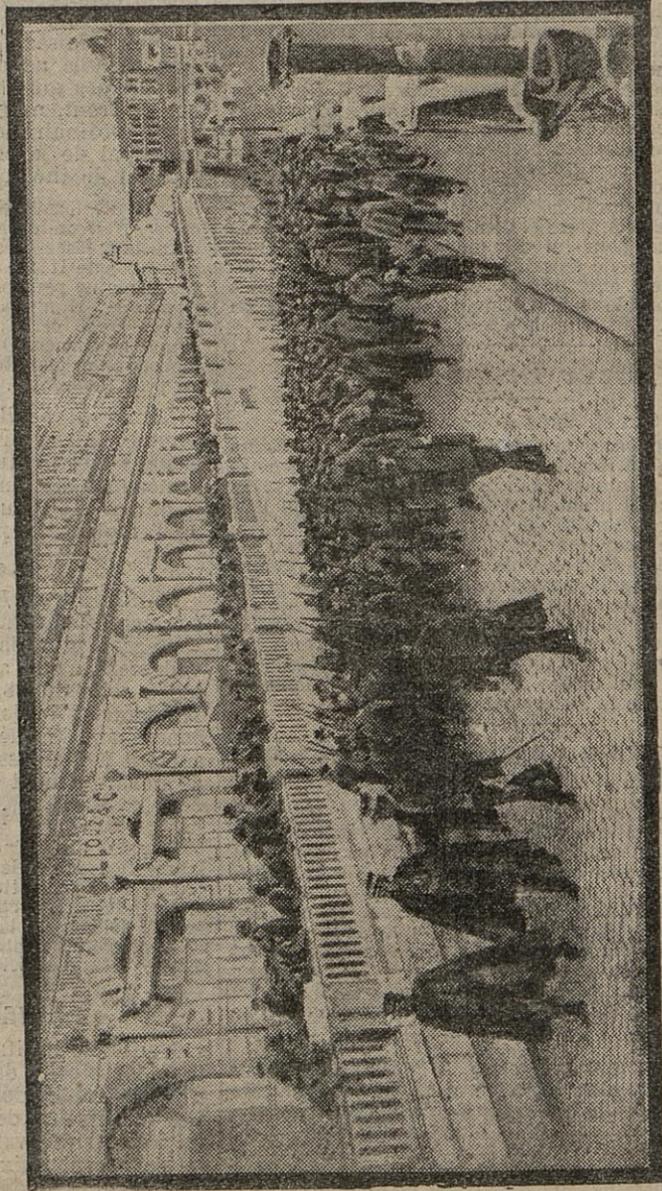
Dans un hôpital du Tréport, le commandant Grange a remis la médaille militaire au caporal Médriagnac, du 47^e d'infanterie, qui a subi l'amputation d'une jambe et d'un poignet.

AU COIN D'UN BOIS D'ARGONNE



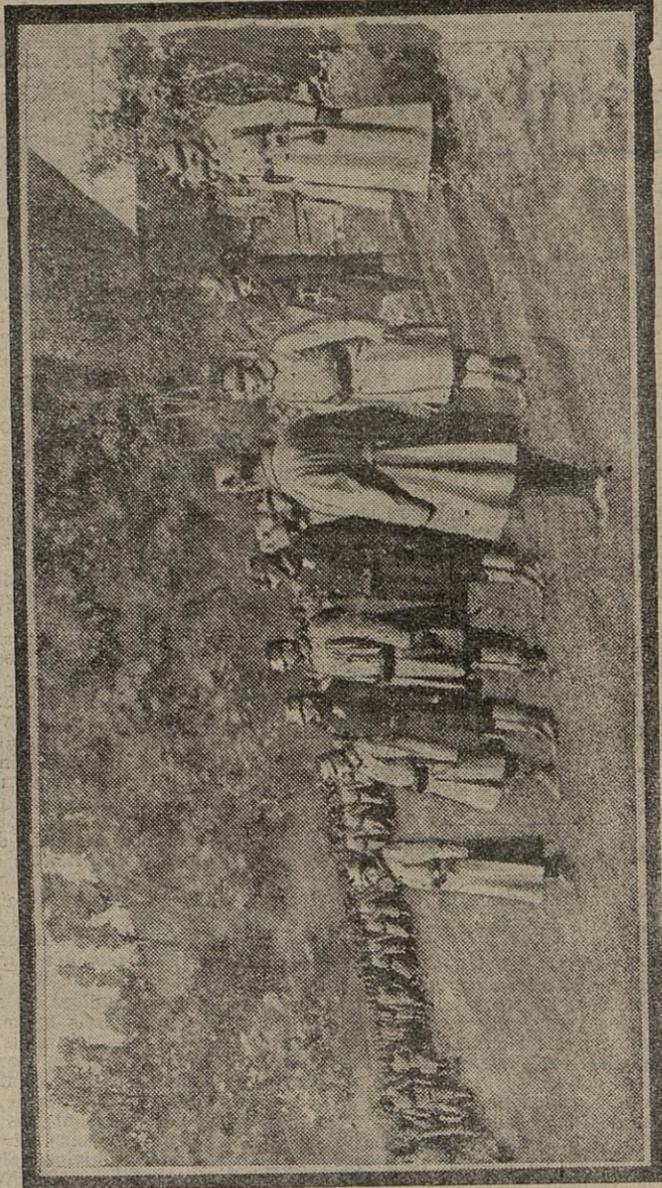
Le canon sur qui tomba la neige dédaigne l'abri du vieux hangar. Il sait que, d'un seul frémissement, il peut dépouiller sa fourrure blanche... et avoir chaud.

ALGER REÇOIT DES PRISONNIERS



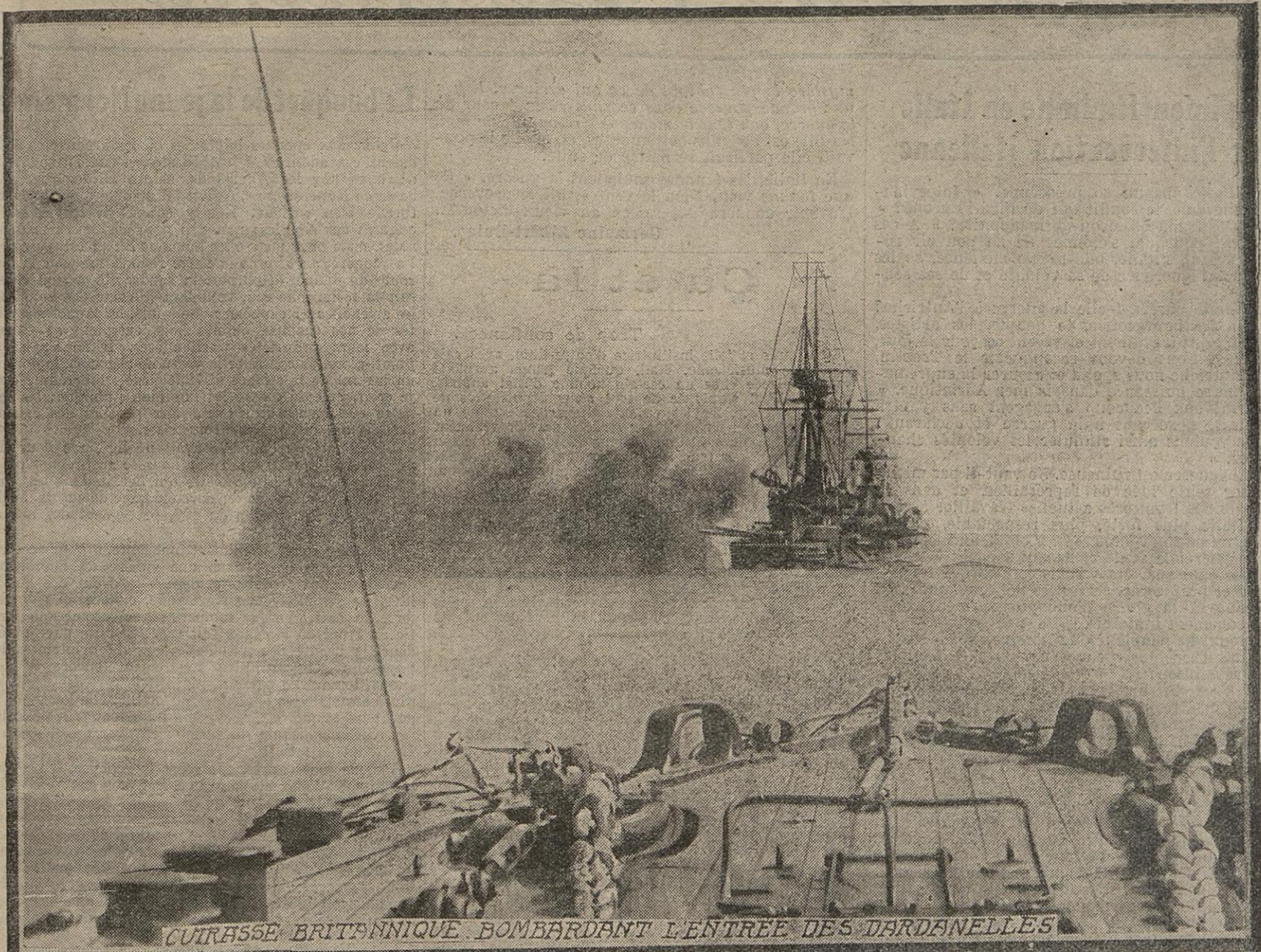
Avec curiosité, sur les rampes qui montent du port à la ville, les Algériens regardent s'ache-
miner le long, très long cortège des prisonniers qui viennent d'être débarqués et qui seront
acheminés vers un camp de concentration, hors la magnifique cité, peu soucieuse de
conserver dans son radieux cadre ce vilain présent de la guerre.

CROIX D'AUTRICHE

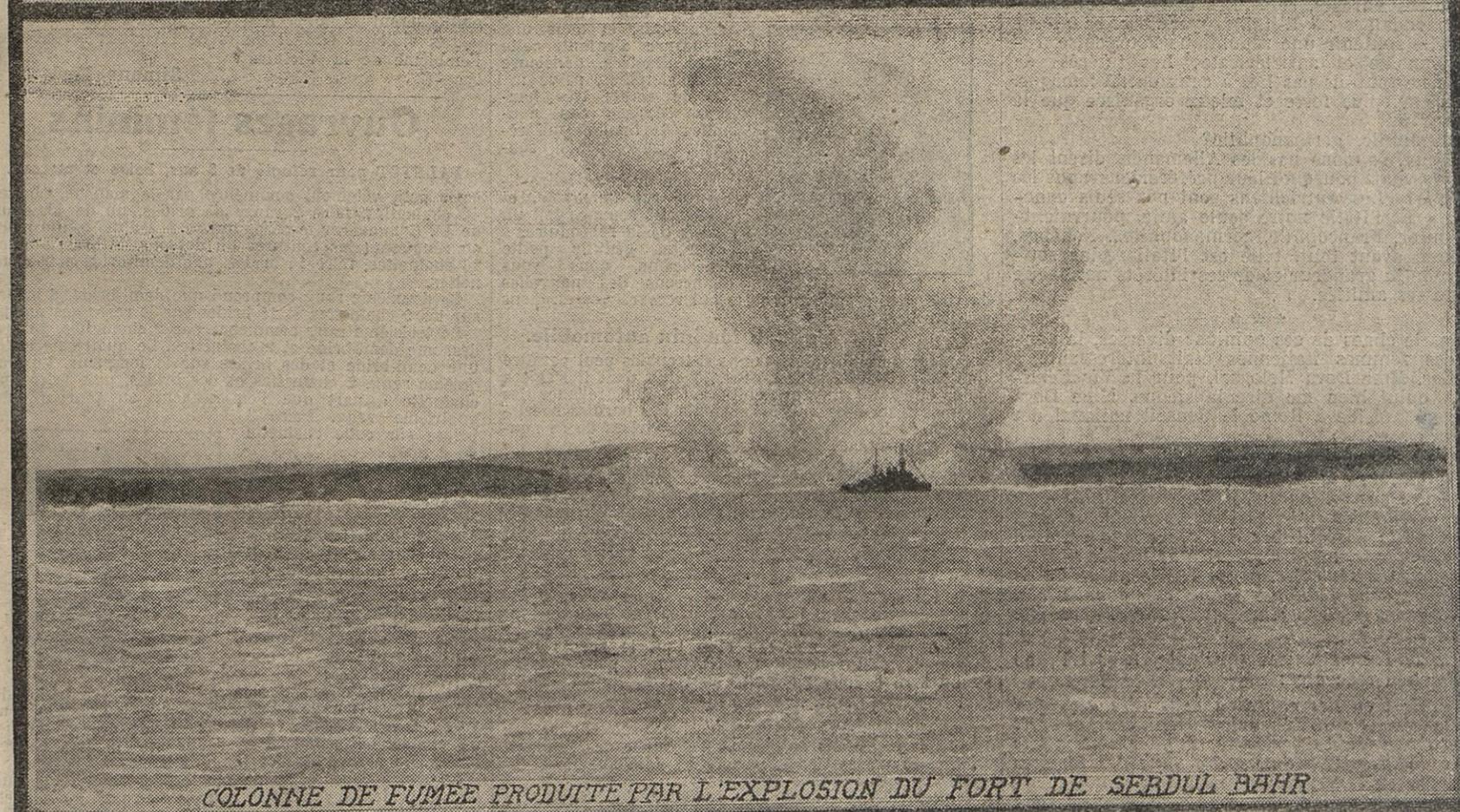


Il est diverses façons de porter la croix. Les Autrichiens que l'on décore ici ont pu la
mériter sur les champs de bataille. Mais elle pèsera bien lourd sur leur poitrine plus
tard, lorsqu'ils y sentiront, attaché aux branches de fer, le souvenir de la défaite de leur
patrie et de l'inutilité de leur courage.

LES PANACHES UTILES



CUIRASSE BRITANNIQUE BOMBARDANT L'ENTREE DES DARDANELLES



COLONNE DE FUMEE PRODUITE PAR L'EXPLOSION DU FORT DE SERDUL BAHR

Les ennemis de la France ont raillé notre pays, « où l'on n'aime que le panache ». Nous avons montré, grâce à nos canons, aux Dardanelles comme ailleurs, qu'il est des panaches de France dont il serait imprudent de nier l'utilité. Au flanc de ce cuirassé, comme sur les ruines du fort de Sebul-Bahr, ces fumées, si elles sont belles, servent aussi à quelque chose.

La Vie Féminine

L'opinion féminine en Italie sur l'intervention italienne

De l'Italie chacun se préoccupe. « Intervient-elle dans le conflit qui déchire l'Europe? » « Est-elle francophile ou germanophile? » A ces questions, pourquoi s'étonner de ne pouvoir répondre quand l'Italie, elle-même anxieuse, se les pose dans l'ignorance de sa volonté et de ses sentiments?

L'Italie déclarera-t-elle la guerre à l'Autriche? La petite bourgeoisie, le peuple, les artistes, tous ceux qui travaillent et vivent au jour le jour, disent: « Nous devons reconquérir le Trentin, dont l'Autriche nous spolia et assurer la suprématie de notre puissance dans la mer Adriatique. » Et parmi eux beaucoup s'engagent sans y être contraints, s'exerçant à la guerre et déclarant: « Nous voulons ainsi stimuler les volontés chancelantes. »

Une guerre est ruineuse. Ne vaut-il pas mieux délaissier toute idée de représailles, et dans la limite de nos frontières actuelles travailler à rendre l'Italie plus forte, plus respectable, par la prospérité de son commerce? » objectent la haute bourgeoisie et la foule riche qui songent à la valeur des capitaux. Mais l'aristocratie qui les approuve et préférerait certes les délices d'une paix florissante à la gloire d'une guerre meurtrière, pense sagement toutefois, évitant de froisser l'élan belliqueux du peuple: « La guerre, ne devons-nous pas l'accepter, pour échapper aux troubles d'une révolution? »

En conséquence, la divergence des opinions se manifeste. La terre tremble-t-elle, transformant en un monceau de ruines quelques cités: « Le désastre équivaut à une guerre!... Soyons prudents, ne cherchons pas à l'accroître! » proclament les neutralistes. Et les interventionnistes, au contraire, tâchent d'exploiter l'événement, et volontiers s'exclament avec ce gamin de Rome, qui, place Colonna, aperçoit au sommet de la colonne antique la statue de saint Paul auréolé, chancelante sur sa base et déviée de son axe: « Le saint s'est détourné de l'ambassade d'Autriche... C'est un signe divin. Il faut partir! »

Francophile ou germanophile? L'Italie n'hésite pas à desservir l'Allemagne en se déclarant neutre... Cependant, que doit-on penser de ces phrases, courantes dans les conversations mondaines: « L'Italie royaliste et religieuse peut-elle soutenir une république bourgeoise, révolutionnaire et anticléricale? Les intérêts de l'Italie ne sont-ils pas liés à ceux de l'Allemagne, plus riche, plus forte et mieux organisée que la France? »

Francophile, germanophile? « Nous n'aimons pas les Allemands, disent les officiers, mais pourquoi leur préférerions-nous les Français? Les Autrichiens sont nos seuls ennemis... » Et l'Italie notre seule amie, pourraient-ils ajouter, francophile, germanophile... Non pas. Italienne avant tout, telle est l'Italie, plus soucieuse de sa grandeur et de ses intérêts nationaux que de ses amitiés.

Dans le chaos de ces opinions diverses, la pensée des femmes italiennes était intéressante à démêler. Mme Dora Melegari, pour la *Vie Féminine*, voulut bien me dire la sienne. Mme Dora Melegari préside à Rome le Conseil national des Femmes:

La guerre, mais nous la désirons de toutes nos forces, me dit-elle. Les femmes italiennes n'ont-elles pas toujours refusé de constituer dans leurs assemblées une section pacifiste, sachant que, dans le déséquilibre des races soustraites à leur autonomie, la paix restait une utopie?

L'Italie, mais n'est-elle pas l'amie naturelle de la France dans l'alliance d'une même culture à défendre, et ne doit-elle pas former avec elle l'union latine?

Et Mlle Labriola, une militante, m'écrivit, ne pouvant me recevoir:

J'aurais bien des choses à vous dire à propos de ce que vous désirez savoir de moi, car j'ai écrit et je suis en train d'écrire sur la guerre et je fais partie de la section du petit groupe des femmes en faveur de l'intervention italienne contre l'Autriche dans la conflagration européenne. Nous sommes en train de travailler en ce sens, soit en agitant l'opinion publique, soit en organisant un service d'assistance.

Et de Venise, une grande dame de la société m'envoya ces quelques mots:

Nous sommes, comme tout le monde, dans le

mystère le plus absolu de ce qui arrivera. Il y a une grande poussée dans ce pays-ci en faveur de la guerre, que tout le monde désire autour de moi. Ma fille est des plus belliqueuses, et, si elle le pouvait, elle partirait se battre de suite.

En Italie, les femmes souhaitent la guerre. « Que femme veut, Dieu le veut », dit le proverbe. L'avenir donnera-t-il raison au vieux dicton?...

Germaine Albert-Dulac.

Çà et là

Trop de confiance...

Une jeune et jolie institutrice d'outre-Rhin, avec cela admirable musicienne, était, quelque temps avant la guerre, placée chez un certain homme d'Etat anglais, où elle s'était employée de tout cœur depuis près de deux ans à amuser les enfants. Regardée comme un parfait trésor, elle n'avait pas tardé à devenir vraiment « de leur famille », et tout au plus déplorait-on que son ardeur à partager tous les jeux des enfants l'empêchât de prendre sa part des conversations plus sérieuses qui se déroulaient autour d'elle.

Au fond du parc de l'élégante maison du comté d'Essex, où demeurait l'homme d'Etat pendant les vacances, un petit pavillon avait été mis à la disposition de la jeune fille, qui, avec son goût natif de rêverie poétique, aimait à venir s'y asseoir en compagnie d'un volume de Goethe. C'est là que, par un chaud après-midi du printemps de 1914, un aide jardinier eut la surprise de la trouver étendue sans connaissance, prise d'un malaise inattendu, et, bientôt, la mère des enfants accourut auprès d'elle, en attendant l'arrivée d'un médecin.

Mais voici que, sur la table rustique, Mme X... aperçut, étalés, nombre de papiers, qui peut-être — se disait-elle — auraient de quoi lui expliquer la défaillance imprévue de sa jeune amie. Et il lui suffit d'un coup d'œil discret pour découvrir que quelques-uns de ces papiers étaient les originaux mêmes de lettres confidentielles écrites récemment à son mari sur diverses questions politiques. Sans compter un certain carnet, où la jeune « Franlein » avait coutume de marquer les conversations sérieuses qui s'épanchaient librement devant elle.

On n'a pas voulu, par crainte d'une publicité toujours désagréable, la dénoncer à la police, mais elle fut expulsée sans tarder, et peut-être quelques semaines plus tard est-elle de nouveau revenue, nous dit l'érudite M. William Le Queux, qui nous conte cette histoire, prodiguer ses savantes leçons aux enfants de quelque autre homme d'Etat.

Cœur d'enfant.

Parmi les nombreux envois qui parviennent de toutes parts à notre vestiaire féminin, nous avons trouvé, dans un colis d'Amérique, et dans une chaussure d'enfant, cette lettre illustrée, délicieuse en sa simplicité naïve:



« Je serais très heureuse d'avoir des nouvelles de l'enfant qui recevra mes petits souliers. »

L'idée de cette lettre-illustrée est touchante, et nous nous sommes fait un plaisir de la reproduire.

Certes, gentille petite Américaine, nous vous donnerons des nouvelles

de votre petite amie française qui recevra vos mignons souliers!

Un club féminin automobile.

Fonder un club en ces temps si troublés peut paraître une folie! Mais rassurez-vous, le club dont il s'agit a pour objet un but humanitaire. Il faut féliciter les femmes françaises qui, à l'exemple des hardies sportswomen de Londres, ont été les instigatrices de ce nouveau groupement.

Le but poursuivi est de réunir le plus grand nombre de bonnes volontés parmi les conductrices d'automobiles qui apporteront leur contribution dans les transports du service de santé; cela permettrait d'augmenter et peut-être d'accélérer ces transports pour le plus grand bien de nos chers blessés que d'autres soignent avec un inlassable dévouement.

En Angleterre, plus de 8.000 femmes sont employées dans les services automobiles de l'armée et les Françaises donnent tous les jours trop de preuves de leur activité, sous des formes multiples, pour que l'on ne prédise pas à ce nouveau club tout le succès qu'il mérite et qu'il recueillera certainement pour le plus grand bien de nos glorieux blessés.

Union Fraternelle des Femmes.

Demain 15 avril, à 3 heures, au Musée social, aura lieu la séance mensuelle de l'Union fraternelle des Femmes. Mme François Raspail parlera de « la Femme française dans les régions envahies ».

Mme Moll-Weiss, directrice de l'Ecole des Mères, fera une causerie sur « la Femme et la race ».

Communications du docteur Belot à propos de l'école primaire, et de Michel Annebault qui parlera de la *Vie Féminine*.

LA PLUME AU VENT.

Le bouquet de la jeune Normande

Jadis, aux époques lointaines où les architectes édifiaient ces admirables cathédrales, systématiquement détruites par les Allemands, sainte Hildegarde, abbesse de Ruperstsburg, écrivit un manuel d'histoire naturelle bien curieux. Elle y énumérait les diverses qualités des simples; non pas pour des cures médicales, mais pour mettre les humains à l'abri du danger. La fougère, au dire de la naïve femme, assurait la déroute du diable, détournait la foudre; le coucou chassait la mélancolie qui, troublant le cœur des hommes, les amenait au blasphème; une à une, les humbles plantes de nos champs, de nos bois, entraient en scène, avec leurs propriétés particulières. Il ne s'agissait point, alors, de contester la vertu de chacune, de douter un instant de la science d'Hildegarde: l'incrédule eût, je crois, ameuté contre lui l'opinion publique; les artistes eux-mêmes sculptaient aux porches des églises l'effigie des différentes protectrices.

Le manuel de l'abbesse avait négligé une fleur de mars; notre grande guerre l'a haussée au premier plan de la liste: la petite violette qui fleurit dans les jardins les plus modestes est devenue gage de succès, abritant contre les méfaits du 420, protégeant des incendies qu'il allume.

L'histoire, vraie, infiniment touchante, a pour acteurs deux êtres évoluant dans une sphère où l'héroïsme devient monnaie courante, depuis le début des hostilités. La femme, jeune Normande, cultive un coin de terre, le mari, glorieux combattant, se bat sur une partie du front où le canon fait rage. Séduite par la tiédeur, la beauté des premiers jours du printemps, la paysanne songeait plus tendrement encore à son époux, lorsqu'elle aperçut, piquant le vert des feuilles, plusieurs violettes épanouies du matin; elle les cueillit, en fit un paquet et les expédia au soldat très près du feu. On la plaisanta durement: envoyer des fleurs au front, quelle folie!

Peu de jours après, elle reçut la réponse. On ne se railait pas d'elle, au contraire. Son bouquet venait de sauver la vie de celui qu'elle aimait! Arrivé frais, parfumé, messager de paix, de renouveau, il avait ému le soldat, terré sous une hutte de tranchées. L'homme, dans un geste machinal, l'avait fixé comme un drapeau, au toit de la casemate, alors que la bataille se déroulait, ardente, à quelques mètres de là. Un obscur atteignit le refuge, mit le feu aux branches et s'arrêta devant le bouquet, dont pas un pétale ne souffrit. Les violettes, devenues talisman, ne quittèrent plus le soldat, depuis l'heure miraculeuse où elles empêchèrent la mort d'arriver jusqu'à lui.

Les violettes étaient fleurs de l'Aiglon; seront-elles l'emblème de la Victoire?

Simone Ferly.

Ouvrages féminins

PALETOT pour réfugié de 3 ans, beige et marron.

Ce petit vêtement commence par la manche. Monter 42 chaînettes, faire 2 rangs de brides, un de 43, deux de 44. Commencer le corps qui se fait d'une seule pièce en réunissant les coutures du dessous de bras. Monter 16 chaînettes, faire 14 brides, une demi-bride et 9 chaînettes.

Le deuxième rang comprend une demi-bride, 8 brides sur les 9 chaînettes et 16 brides sur le reste des points.

Le troisième rang commence par 2 chaînettes, 23 brides, une demi-bride et 9 brides sur la longueur. Le cinquième rang, 2 chaînettes et des brides, puis faire une chaînette à part que l'on rattache au tournant du quatrième rang. Faire 8 brides sur cette chaînette de 2 mailles.

Le sixième rang, 3 chaînettes, une bride sur la première des 3 chaînettes et des brides. Le septième rang, 2 chaînettes, des brides; en arrivant au bout du rang, attacher la bande de la manche, poser le haut du dernier rang à la suite des brides du sixième rang du corps, et continuer le septième rang sur les 44 mailles.

Il faut avoir grand soin de placer la manche de manière que le rang à l'endroit succède au rang à l'envers; 2 brides dans la dernière bride de la manche, 54 chaînettes, retourner 8 rangs sur la totalité des brides. Le dernier de ces rangs doit être à l'envers.

Le dos a 7 rangs en ne montant et descendant que sur 75 brides, 2 chaînettes pour le tournant du bas, et dans le haut, resserrer l'encolure par une demi-bride en finissant le rang.

Après le septième rang, remonter le nombre de chaînettes nécessaires pour faire la deuxième épaule, faire le même travail, mais en sens inverse; pour les diminués, au lieu de casser la laine, faire des mailles serrées. Il faut surjeter les biais des dessous de bras de bas en haut.



LA GUERRE AERIENNE

Des aviateurs français sur Hambourg

LONDRES. — Les journaux reproduisent une dépêche de Kolding, reçue *via* Copenhague, signalant, d'après le récit d'un voyageur arrivé aujourd'hui de Hambourg dans cette ville, que des aviateurs français ont jeté hier des bombes sur Hambourg : deux de ces projectiles sont tombés sur les casernes de la Buwferstrasse, y mettant le feu et blessant plusieurs soldats.

A Nancy, des bombes, mais pas de victimes

Nous empruntons à *l'Est républicain* les détails suivants sur la tentative des Zeppelins contre Nancy :

Lundi matin, il était un peu plus d'une heure, lorsque deux fortes détonations, pour ainsi dire accouplées, bientôt suivies d'une troisième, réveillèrent divers quartiers de Nancy en sursaut. La plupart des Nancéiens s'empressèrent de se mettre à leurs fenêtres. On ne pouvait avoir aucun doute sur la nature de cette alerte nocturne. On entendait très distinctement le bruit des moteurs, que l'on peut comparer à celui d'une batteuse ou encore d'une locomotive haletant sur quelque plaque tournante mal ajustée. Nos réflecteurs inondaient le ciel d'immenses rubans de clarté, tandis que les canons tiraient de tous côtés sur le Zeppelin.

Ce dernier jugea prudent de ne pas insister davantage, et, sans prendre le temps de lancer de nouveaux engins, il filait à toute vitesse vers la frontière.

Le Zeppelin, pendant son court passage au-dessus de Nancy, avait envoyé six bombes. Elles n'ont fait heureusement aucune victime. Mais elles ont provoqué un incendie, deux commencements d'incendie, et les dégâts matériels sont assez importants.

Un incendie s'est déclaré rue Victor, dans les dépôts de M. Maurice, négociant en couleurs et vernis. Les bâtiments renferment des matières destinées à la préparation des couleurs : alcools, térébenthine, pétrole, le tout essentiellement inflammable. C'est dans le bâtiment du milieu, construit en planches, que la bombe incendiaire est tombée. En peu d'instants le feu se développa. Après une heure de travail, les pompiers, vite accourus, étaient maîtres du sinistre, malgré la violence des flammes qui avaient trouvé un aliment facile dans les matières enfermées dans le bâtiment; les autres constructions où se trouvaient des matières aussi dangereuses avaient pu être préservées. Les dégâts peuvent être évalués à 100.000 francs environ.

A une trentaine de mètres des magasins de M. Maurice, à l'angle de la rue du Progrès, une bombe est tombée sur la chaussée, où elle a fait un trou d'une profondeur d'environ 1 mètre sur 3 mètres de diamètre. L'explosion fut très violente. Un mur en briques, élevé en façade de la rue du Progrès, s'effondra sur une longueur de 3 mètres. Une autre bombe explosive est tombée dans un pré.

Sur le quai du canal, devant les chantiers de M. Kronberg, négociant en houilles, une bombe en explosant a fait aussi un trou dans le sol. Au bruit de la détonation, un chef de chantier habitant la maison voisine est sorti de chez lui, et apercevant sur le sol la bombe en train de brûler en projetant une grande lueur, il la saisit par l'anse, au risque de se brûler, et s'en alla la placer sous une fontaine du voisinage. Ajoutons qu'à l'aide de quelques seaux d'eau on avait pu éteindre le léger commencement d'incendie avant même l'arrivée des sapeurs-pompiers.

La dernière bombe est venue tomber sur le bord du toit de l'école maternelle du quai de la Bataille. Après avoir brisé quelques tuiles, elle est allée heurter le plancher du grenier où le choc a provoqué l'explosion, qui la fit rouler près du mur. En achevant de brûler, elle a communiqué le feu au plancher et au plafond de l'unique étage qu'elle a traversés pour s'abattre sur le plancher d'une chambre à coucher, où, fort heureusement, il n'y avait personne.

Le plancher a brûlé très lentement, et c'est vers 4 heures seulement que Mme Schwab, la directrice de l'école, qui couche dans une autre pièce, aperçut la lueur et donna l'alarme. Les pompiers accoururent. Ils purent rapidement conjurer tout danger. Les dégâts causés à cet immeuble sont peu importants.

Les opérations navales

Sur la côte belge

LONDRES. — Un rapport officiel du contre-amiral Hood sur les opérations navales qui ont eu lieu sur le littoral de la Belgique, du 17 octobre au 9 novembre 1914, contient le passage suivant :

Cinq contre-torpilleurs français, savoir : le *Dunois*, l'*Aventurier*, l'*Intrépide*, le *Francis-Garnier* et le *Capitaine-Mehl* ont été mis sous mes ordres par l'amiral Favereau, et, le 30 octobre, j'eus l'honneur d'arborer mon pavillon sur l'*Intrépide* et de conduire la flottille française au combat en vue de Lombaertzyde. L'harmonie et l'enthousiasme le plus grand régnaient parmi les flottilles alliées.

Je porte spécialement à votre connaissance le capitaine de frégate Richard, du *Dunois*, dont la courtoisie et la bravoure contribuèrent au succès des opérations.

Bombardement d'un campement turc

Communiqué du ministère de la Marine. — Le 12 avril, avec le concours d'hydravions français, le cuirassé français *Saint-Louis* a bombardé, dans le voisinage de Gaza, un campement turc important.

Le "Kronprinz-Wilhelm" reprendrait la mer dans deux semaines

NEW-YORK. — Suivant une dépêche de Norfolk, le commandant du *Kronprinz-Wilhelm* a annoncé qu'il serait prêt à reprendre la mer dans deux semaines.

Les 61 matelots appartenant au vaisseau anglais coulé ont poussé un soupir de soulagement lorsqu'il leur a été permis de quitter le *Kronprinz-Wilhelm* et de monter à bord d'un r morqueur pour se rendre au consulat anglais.

C'est avarié par les tempêtes, sans charbon, sans vivres et presque sur le point de couler, que le *Kronprinz-Wilhelm* est entré à Newport-News. Il avait reçu récemment du *Prinz-Eitel* un radiotélégramme lui disant que celui-ci n'avait plus d'espoir et lui conseillant de se diriger sur un port américain.

Le *Kronprinz-Wilhelm* échappa au croiseur anglais qui surveillait le littoral en marchant à toute vapeur, avec ses dernières tonnes de charbon, pour donner toute sa vitesse la nuit, tous ses feux éteints.

Le navire présentait, quand il entra au port, un spectacle absolument lamentable, sa peinture était éraillée, souillée et il donnait fortement de la bande.

Comme le capitaine du *Prinz-Eitel-Friedrich*, le capitaine Thierfelder, du *Kronprinz-Wilhelm*, prend une attitude fanfaronne. Il déclare que sa mission n'est pas terminée et qu'il va reprendre la mer après avoir procédé à ses réparations. Mais il est presque certain que les autorités américaines lui appliqueront le même règlement qu'au *Prinz-Eitel-Friedrich* et qu'après un délai d'une quinzaine de jours il lui faudra ou s'interner ou déguerpir, et il n'y a pas de doute, à New-York, qu'il suive l'exemple de son devancier.

La rencontre des deux capitaines a été des plus émouvantes : ils se sont embrassés en pleurant à chaudes larmes; puis, après s'être consultés, ils ont estimé que leur carrière, comme corsaires, était terminée.

Selon les récits faits par les gens du bord, le *Kronprinz-Wilhelm* a passé par bien des péripéties.

Le *Kronprinz-Wilhelm* n'a échappé qu'avec peine à trois croiseurs anglais dont il a essuyé les coups de canon qui lui ont occasionné une voie d'eau de l'avant.

On admet qu'après avoir coulé le vapeur norvégien *Somantha*, parce qu'il portait une cargaison de blé destinée à l'armée anglaise, le *Kronprinz-Wilhelm* a capturé la cargaison de drap gris du paquebot français *Guadeloupe*. L'équipage était habillé élégamment de vêtements confectionnés avec ce drap.

Les Conseils généraux

En ouvrant hier la séance du conseil général de l'Isère, M. Antonin Dubost, président du Sénat, a prononcé une allocution pathétique dont voici la péroraison :

Huit longs mois se sont écoulés, chargés d'émotions au milieu desquelles nous avons vécu les heures les plus angoissantes de notre histoire.

L'Allemagne, non satisfaite de toutes les usurpations qui lui ont permis de se constituer et d'étendre ses frontières, a fait déborder tout autour d'elle sa folle orgueilleuse et, marquant de sa première empreinte les nobles terres qu'elle convoite, elle les a ensanglantées et ravagées.

Et cependant, ce miracle s'est réalisé que, malgré tant de douleurs publiques et privées, malgré cette brutale prise de possession de nos plus riches provinces, nous nous sentons tous les jours des forces accrues et, tous les jours, notre foi dans la victoire se confirme par des raisons de plus en plus évidentes.

Grâce à l'admirable tactique du généralissime, grâce à l'admirable intelligence avec laquelle l'armée entière exécute chaque jour la pensée de son chef, nous avons opposé à l'envahisseur une digue de fer et d'héroïsme; et derrière elle, le pays s'est organisé, a travaillé, s'est ramassé dans la force matérielle et morale et dans sa volonté de vaincre. Cette volonté ira donc à son but et, déjà, nous pouvons affirmer qu'elle n'entend être frustrée par aucune indulgence du résultat final de ses efforts.

A La Rochelle, M. Emile Combes, sénateur, ancien président du Conseil, a fait également l'éloge applaudi de nos vaillants soldats et, à sa demande, l'assemblée départementale a adopté le vœu suivant :

Le Conseil général de la Charente-Inférieure, uni dans un sentiment de patriotisme qui ne laisse place à aucune dissonance d'opinion, envoie aux chefs et aux soldats de nos armées son salut le plus cordial et l'expression de sa profonde admiration pour leurs vertus guerrières, comme aussi de sa confiance sans réserve dans leur victoire définitive.

Il s'associe de cœur au gouvernement pour toutes les mesures qu'il croira devoir prendre tant à l'effet d'assurer cette victoire qu'à l'effet d'acquitter la dette contractée par la nation tout entière à l'égard des victimes de la guerre ou de leurs familles.

TRIBUNNAUX

La désertion du petit tambour. — Le deuxième conseil de guerre a vu s'évoquer devant lui un petit drame de la guerre profondément émouvant, et les juges ont acquitté justement le petit tambour, poursuivi devant eux pour désertion.

On était aux tout premiers jours de septembre. Sur toute la ligne, l'armée française battait en retraite; comme il pouvait, dans la Meuse, le 54^e d'infanterie, auquel appartenait le tambour Boyer, se repliait.

Grèvement blessé au bas-ventre par deux balles allemandes, celui-ci tomba. Avec un véritable dévouement, ses camarades le relevaient pour le transporter à l'ambulance; mais des circonstances pénibles les empêchèrent d'accomplir cette mission. Dans un fossé, ils durent abandonner, agonisant, le petit tambour, qui fut fait prisonnier par l'ennemi.

Survint la bataille de la Marne; les Allemands, défaits, se retirèrent, et Boyer se trouva délivré par les nôtres. Evacué sur un hôpital de l'intérieur, il fut, une fois rétabli, dirigé sur le dépôt de son régiment, à Laval. Le 24 février dernier, il obtint une permission de trois jours pour Paris.

Comme avec joie il se précipita au domicile paternel, 160, boulevard de la Villette! Mais, dans l'humble petit logement, il trouva son vieux père en larmes, sa mère se tordant en une crise de désespoir. Sur la table, une lettre : c'était l'annonce de la mort au champ d'honneur de son jeune frère, appartenant à la classe 1914. Les trois jours s'écoulèrent tristement, et, lorsque Boyer voulut partir, sa mère se jeta à son cou, le suppliant de rester... Il céda. Mais, le sixième jour, une rougeur monta au front du père Boyer, un vieux soldat de la classe 1882; il pensa que son fils était déserteur. Il le prit alors par le bras, et, stoïquement, le livra à la Place de Paris.

Ce père, nous l'avons vu, tout en larmes, à l'audience, implorer pitié pour l'enfant qui fit si bien son devoir.

Après un bref réquisitoire de M. Montel, commissaire du gouvernement, qui ne put s'empêcher de rendre hommage à l'inculpé, tout en demandant l'application de la loi, M^{re} Henri Géraud prit la défense de Boyer, et bien des yeux se mouillèrent.

Le conseil se retira alors pour délibérer et, par 5 voix contre 2, acquitta l'héroïque petit tambour.

Deux dons du Pape

ROME. — Le pape a adressé une somme de 25.000 francs au cardinal Mercier pour la population belge.

Benoît XV a accompagné son don d'une lettre dans laquelle il exprime sa satisfaction de la formation dans différents pays de comités de secours pour les Belges.

Le pape, d'autre part, a envoyé une somme de 25.000 couronnes à l'évêque de Cracovie pour la population polonaise.

Les Obligations de la Défense Nationale

Les obligations de la Défense Nationale sont délivrées jusqu'au 15 avril inclus au prix net de 94.84 0/0. Après le 15 avril et jusqu'à la fin du mois le prix en sera porté à 95 fr. 07. La période de temps qui nous sépare du prochain coupon s'atténue, en effet, successivement et les intérêts dus pour cette période et que l'on déduit du prix d'émission de 96 fr. 50 diminuent en même temps.

A cette même date du 16 avril, les trésoreries générales et les recettes des finances auront été approvisionnées de certificats provisoires qui seront remis immédiatement aux souscripteurs de coupures de 100 fr., 500 fr. ou 1.000 fr. Les trésoriers généraux et les receveurs pourront également fournir dans des délais relativement courts aux comptables de leur circonscription les certificats provisoires d'obligations qu'ils réclament pour leurs propres souscripteurs.

C'est par millions que s'acheminent maintenant les valeurs du Trésor vers les comptables, car c'est par milliards que se chiffrent les souscriptions aux bons et aux obligations. Et, en effet, ces titres conviennent à tous.

Ceux-ci cherchent un placement à court terme et prennent des bons 4 0/0 à trois mois, compensant par la certitude des rentrées prochaines l'infériorité relative de leur taux de placement : 4.17 0/0. Ceux-là, cherchant un placement plus rémunérateur, souscrivent des bons à six mois et à un an et obtiennent ainsi du 5.26 0/0. D'autres enfin, désireux de donner au pays une aide plus durable, dès lors plus efficace, placent leurs capitaux pour plusieurs années et s'assurent, grâce aux obligations 5 0/0, un placement au taux réel de 5.60 0/0. Il y en a pour tous les goûts, et de toutes parts affluent les souscripteurs, car si tous ne comprennent pas leur intérêt de même façon, tous comprennent leur devoir qui est de lutter de toutes leurs forces, par l'or comme par les armes, contre l'envahisseur.

SAISON 1915

VICHY

Ouverture le 1^{er} Mai

Pour tous Renseignements, s'adresser au SYNDICAT D'INITIATIVE, à VICHY

LA DERNIERE SALVE



En terre française, ils ont enseveli un de leurs chefs tombé sous nos balles. Le régiment s'est massé aux abords de la tombe, et le peloton d'honneur va tirer la dernière salve. Plus d'un parmi les témoins de ces adieux funèbres pensent sans doute, ainsi que l'écrivit un autre officier du kaiser : « La France sera notre tombeau. »

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Le général Foch, adjoint au commandant en chef, cite à l'ordre de l'armée : *Mmes Elisabeth Rollinger, en religion sœur Ruffine; Marie Jumel, en religion sœur Saint-Adelard; Sainte Roussel, en religion sœur Emérance; Albertine Madiot, en religion sœur Marie-Ferdinand*, de l'ordre des Franciscaines de Calais, attachées à l'hôpital de Béthune, qui « ont fait preuve, depuis le 30 août, d'un dévouement inlassable et d'une grande énergie morale, en prodiguant leurs soins à un grand nombre de blessés et de malades, anglais et français, alors même que la ville et l'hôpital, en particulier, étaient bombardés par les obus de gros calibre ».

— Parmi les citations à l'ordre du jour, nous sommes heureux de relever celle d'un de nos confrères de la revue *Commerce et Industrie* : Le capitaine *Decharbogne (P.-A.-H.)*, de la réserve de l'artillerie coloniale, artillerie lourde de la 20^e division : « A fait preuve depuis le début de la campagne du plus bel entrain et du plus grand sang-froid, payant constamment de sa personne aux postes d'observation les plus périlleux ; commande remarquablement l'artillerie lourde ; s'est particulièrement distingué le 16 janvier, pendant l'attaque exécutée par les Allemands sur un village, attaque qu'il a grandement contribué à repousser par le tir précis de son artillerie ».

— *Mme Albert Michaut*, de la Société de Secours aux Blessés Militaires, qui vient de recevoir la médaille d'honneur des épidémies, avait contracté une fièvre typhoïde grave en soignant des blessés à l'hôpital n° 12 de la place de Verdun.

— *Mme Michaut* a également été l'objet d'une citation à l'ordre du jour de la place « pour son dévouement absolu à ses malades, leur prodiguant ses soins jusqu'à la limite extrême de ses forces ». Elle faisait partie de l'équipe d'infirmières que dirigeait la marquise de Castellane.

— *Mme Michaut* est la femme du lieutenant-colonel d'artillerie à qui ses services ont valu dernièrement la croix d'officier de la Légion d'honneur. Son frère, le capitaine Ploix, a été grièvement blessé en août dans les Ardennes et a disparu.

— *M. Mariano de Caira*, l'auteur et journaliste espagnol bien connu, vient de subir l'opération du trépan. Praticquée par le docteur Botella, l'opération a parfaitement réussi.

— *M. Huerta*, ancien président du Mexique, est arrivé à New-York, venant d'Espagne, où il a fait un voyage d'agrément.

NAISSANCES

— *Mme Pierre Guerlet*, née *Prevost*, femme du secrétaire d'ambassade, lieutenant, blessé et prisonnier, a mis heureusement au monde un fils.

— *Mme Paul Langlois* a donné le jour, à Rouen, à une fille, *Guillemette*.

— *Mme E. Petit*, femme du lieutenant-colonel commandant le 42^e régiment d'infanterie, actuellement sur le front, a mis au monde, à Versailles, le 11 avril, une fille, qui a reçu le nom de *France*.

— *Mme Paul Laurent* est mère, à Grenoble, d'une fille, qui a été appelée *Elisabeth*.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

— De *M. Frémard*, avocat à la cour d'appel, décédé en son domicile, boulevard Haussmann, 148. Il était le beau-père de *M. Pierre Marin*, avoué de première instance, et de *M. André Dornis*, ingénieur. Les obsèques auront lieu demain jeudi 15 courant, à onze heures et demie, en l'église Saint-Philippe du Roule.

— De *M. Alcide Woog-Meyer*, décédé en son domicile, rue Saint-Honoré, 344.

De *Mme Henri Fano*, née *Heller*, décédée le 8 avril, en son domicile, rue Beaujon, 1. Elle laisse un fils, *M. Lucien Fano*, avocat à la cour d'appel de Paris.

De *M. J. Chevrier*, ancien inspecteur de l'enseignement primaire, réfugié de Reims, décédé à Paris. Il était le père de *M. Henri Chevrier*, actuellement capitaine d'infanterie, et du docteur *Paul Chevrier*.

De *M. Charles Borel*, décédé à Genève (Suisse), le 7 avril, dans sa 82^e année.

Une visite de M. Poincaré sur le front

Le président au quartier général belge

Le président de la République est rentré hier matin à Paris, revenant d'une nouvelle visite aux armées.

Il est parti samedi soir, accompagné du ministre de la Guerre, et s'est rendu d'abord, dimanche matin, au milieu des troupes qui opèrent dans le Nord.

De là, il a gagné la Belgique en s'arrêtant dans un grand nombre de cantonnements.

Il s'est ensuite dirigé, par Poperinghe et Vlamtinghe, sur Ypres, où il est resté quelque temps; puis, par Woesten, Furnes, Coxige, Oost-Dunkerque, il est allé jusqu'à la mer du Nord pour féliciter les soldats qui occupent le front de Nieuport, notamment les zouaves et les fusiliers marins.

Partout, les troupes sont dans un excellent état physique et dans un état moral plus parfait encore. Elles ont manifesté une grande joie de voir au milieu d'elles le président et le ministre, qui ont vivement complimenté les généraux, les officiers et les soldats.

Lorsque le président avait envoyé, la semaine dernière, des souhaits au roi des Belges à l'occasion de son anniversaire, celui-ci lui avait aussitôt répondu, par télégramme, qu'il serait heureux de recevoir de nouveau le président en Belgique.

Le président est allé, en compagnie de *M. Millerand*, saluer le roi au grand quartier général belge et a eu avec lui un long et cordial entretien. Il a également rendu visite à la reine.

Il est revenu en France à la fin de la journée de lundi et il a traversé la ville de Dunkerque, dont il a passé en revue la garnison; la population lui a fait un émouvant et patriotique accueil.

Le président et le ministre sont rentrés de Dunkerque à Paris par le chemin de fer.

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Les ministres se sont réunis hier matin en conseil, à l'Élysée, sous la présidence de *M. Poincaré*. *MM. Delcassé* et *Millerand* ont entretenu leurs collègues de la situation diplomatique et militaire.

Le retour de sir Edward Grey. — *Sir Edward Grey*, retour de vacances, est arrivé hier à Londres. Le ministre des Affaires étrangères a reçu la visite de *M. Paul Cambon*, ambassadeur de France, de l'ambassadeur des États-Unis et des ministres de Serbie et de Bulgarie.

Le départ du nonce à Vienne démenti. — On dément de Vienne la nouvelle selon laquelle le nonce aurait quitté la capitale autrichienne.

M. Delbrück ne démissionne pas. — La *Gazette de Francfort* dément que *M. Delbrück*, ministre de l'Intérieur et chancelier intérimaire, ait menacé de donner sa démission si le monopole de l'azote n'est pas voté.

Sven Hedin sur le front autrichien. — Selon un télégramme de Vienne à l'agence *Wolff*, *Sven Hedin* visite actuellement les troupes du 4^e corps.

Mouvement de troupes allemandes. — On télégraphie d'Amsterdam au *Morning Post* que « des détachements importants d'infanterie allemande sont transférés de l'Argonne dans la région de Woëvre ».

Un général allemand en disponibilité. — La *Gazette de Voss* dit que le général-lieutenant comte von *Montgelas*, commandant la 4^e division, qui a été le chef d'état-major du général von *Goltz* au cours des manœuvres impériales de 1911, a demandé à être libéré du service et mis en disponibilité.

La circulation hors Paris. — Six nouvelles portes de Paris seront ouvertes à la circulation de 5 heures du matin à 10 heures du soir, à partir de jeudi prochain 15 avril; ce sont les portes de : *Ménilmontant*, *Chaumont*, *Montmartre*, *Molitor*, *Saint-Mandé* et *Montrouge*.

Soldats noyés. — Un sapeur du génie étant tombé dans l'Isère, à Grenoble, un sergent s'est jeté à l'eau pour le sauver, mais la violence du courant était telle que les deux militaires se sont noyés. Les corps n'ont pas été retrouvés.

Explosion dans une usine. — Hier matin, vers 8 heures, dans une usine située 6, rue de *Châtillon*, à Paris, une chaudière a fait explosion, blessant grièvement un ouvrier, *Alexandre Courant*, demeurant 26, rue d'Alésia, et une journaliste, *Mme Weruzel*, 12, rue *Guilleminot*. Cette dernière victime est soignée à l'hôpital *Broussais*.

Par la fenêtre. — A la suite d'une discussion, un ouvrier fumiste, *Louis Boissier*, âgé de vingt-huit ans, demeurant au premier étage, 5, rue *Capron*, à Paris, jette par la fenêtre son amie, *Marie Clet*, journalière, qui, grièvement blessée, est transportée à l'hôpital *Bichat*. Le coupable est au Dépôt.

Les Romanichels. — La brigade de la voie publique a arrêté hier deux femmes de romanichels qui pratiquaient le vol dit au « rendez-vous » dans le quartier de *Javel*. Ce sont les nommées *Lisa Landauer*, vingt-six ans, et *Philippine Sujetta*, dix-neuf ans, domiciliées dans une roulotte à *Saint-Ouen*. Au Dépôt.

Le parricide de Cumières. — Hier soir, à 6 heures, *M. Poincaré*, président de la République, a reçu *M^e Fichon*, venu pour solliciter la grâce de son jeune client, *André Martin*, condamné à mort par la cour d'assises de Versailles, le 6 mars dernier.

ACHETEZ TIMBRE CROIX-ROUGE 15c
10c. affranchissement. 5c. pour les blessés.

THÉÂTRES

Le gala du Trocadéro. — Les membres du gouvernement assisteront au gala offert aujourd'hui, à 2 heures, aux blessés du camp retranché de Paris, dans la salle du Trocadéro.

Cette fête patriotique, exclusivement réservée aux convalescents militaires, accompagnés d'infirmières et de médecins en tenue, est organisée par les artistes de Paris.

A l'Opéra-Comique. — Demain jeudi, en matinée, à 1 h. 1/2, l'affiche de l'Opéra-Comique se composera de : Lakmé, chantée par Mmes Nicot-Vauchelet et Tiphaine, MM. Léon David, Boulogne, Ghasne, etc., les Scènes Alsaciennes, de Massenet, si admirablement réglées par Mme Mariquita, interprétées par Mmes Sonia Pavloff, Léa Piron, MM. Schkrabsky, Price; le spectacle finira par les Soldats de France, et la Marseillaise, avec Mlle Marthe Chenal.

A l'Odéon. — Le sixième Festival de musique française aura lieu samedi prochain, à 2 h. 1/2, avec le concours de Mmes Blanche Selva, Suzanne Cesbron, Brunlet; MM. Rodolphe Plamondon et Jean Reder. Au programme : l'Audition intégrale de l'Enfant prodigue, de Claude Debussy; la Symphonie sur un chant montagnard français, de Vincent d'Indy; les Chansons de Mirza, d'Alexandre Georges, et les Impressions d'Italie, de Gustave Charpentier. Orchestre de l'Association des Concerts Montaux, sous la direction de M. Armand Ferté.

A la Porte-Saint-Martin. — Demain jeudi, à 8 heures, reprise du Maître de Forges. Samedi, en soirée, dimanche, matinée et soirée, même spectacle.

« La Damnation de Faust » au Trocadéro. — L'œuvre de Berlioz sera donnée au profit des artistes musiciens, dimanche prochain 18 avril, à 2 h. 1/2. Les 200 exécutants de l'orchestre et des chœurs seront dirigés par Victor Charpentier.

Les conférences de la revue « la Renaissance ». — M. Georges Weill, ancien député de Metz au Reichstag, a prononcé, hier, aux Galeries Georges Petit, une admirable conférence, qui inaugurerait la seconde série des conférences de la revue la Renaissance.

M. Georges Weill traitait de l'Alsace-Lorraine française. Personne n'était mieux qualifié que lui pour aborder un sujet aussi passionnant, ni pour expliquer à un public profondément ému que, depuis quarante ans, le cœur de l'Alsace-Lorraine n'avait cessé un seul instant de battre à l'unisson des cœurs français.

La conférence a été acclamée par ses auditeurs. La conférence de M. Georges Weill sera publiée dans la Renaissance, politique, littéraire et artistique.

MERCREDI 14 AVRIL

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-29). — Relâche; jeudi, matinée à 1 h. 1/2, Zaire, le Jeu de l'Amour et du Hasard; samedi 24 avril, matinée à 1 h. 1/2, au bénéfice des œuvres de guerre; dimanche 18 avril, matinée à 1 h. 1/2, Patrie; soirée à 8 heures, Fais ce que dois, le Monde où l'on s'ennuie.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 06-48). — Relâche; jeudi 15, à 1 h. 30, Lakmé, les Scènes alsaciennes, les Soldats de France; samedi 17, à 7 h. 1/2, Mignon; dimanche 18, à 1 h. 1/2, le Jongleur de Notre-Dame, Paillasse, les Soldats de France.

Odéon (Tél. Gob. 11-42). — Relâche; jeudi 15 avril, en matinée, l'Acare, le Médecin malgré lui; conférence de M. Léo Claretie; samedi 17 avril, en matinée, sixième Festival de musique française; en soirée, le Chapeau de paille d'Italie; dimanche 18, en matinée, le Chapeau de paille d'Italie; en soirée, la Vie de bohème, avec l'intermède.

Ambigu (Tél. Nord 36-31). — Relâche. Bouffes-Parisiens. — Relâche. Châtelet. — Relâche.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 7-36). — A 20 h. 45, Ça va l'ga va l' revue, et le Homard (R. Mistreo, Alice Weill, de Bedts, etc.). Location sans augm. Galté-Lyrique. — Relâche.

Grand-Guignol. — A 9 h., la Porte close, Renseignements, le Chauffeur.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 9 h., Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon, Revu: av. Reine Dorns.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — Jeudi 15 avril, à 8 heures, le Maître de Forges, avec Jean Coquelin, Kemm, Numès, Marquet, etc., Mmes Nelly Cormon, Marquet, Pouzols, Sabrier, Andrée Pascal. Places de 1 à 6 francs. Loc. ouverte.

Renaissance. — A 8 h. 1/4, Mam'zelle Boy-Scout.

Théâtre Albert-1^{er}. — Relâche.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, l'Agilon.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, la Fille du Régiment, les Noces de Jeannette.

Vauville. — A 8 h. 1/2, les Surprises du divorce.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, relâche; demain jeudi, matinée à 2 heures, soirée à 8 heures: la Petite Andalouse, le Rêve au clair de lune; merveilleuses vues en couleurs naturelles. Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Pour les réfugiés et évacués d'Alsace-Lorraine. — Une association vient d'être constituée, sous la présidence d'honneur de MM. d'Haussonville et Ch. Risler et la présidence effective de Mme de Witt-Schlumberger, pour venir fraternellement en aide aux réfugiés alsaciens-lorrains qui, au nombre de plusieurs milliers, sont disséminés dans diverses localités du territoire français.

Les dons en nature (vêtements, chaussures, livres, ustensiles de ménage, etc.), seront reçus avec reconnaissance 7, rue Tronchet; les dons en espèces et les cotisations au secrétariat de l'Association. Les bureaux du secrétariat sont ouverts tous les jours, de 10 heures à 11 h. 1/2, de 2 h. 1/2 à 4 heures, sauf le jeudi après-midi et le dimanche, 18, rue des Batignolles (secrétariat de la justice de paix du septième arrondissement de Paris). (Téléph. Marcadet 47-39.)

Brant, interné belge, hôpital Sonnevance, à Harderwyck (Hollande), demande journaux français après lecture.

Le Comité Central de Secours aux Enfants du Soldat. — Sous la présidence d'honneur de M. Stéphane Pichon, directeur du Petit Journal, ancien ministre des Affaires étrangères, le Comité Central de Secours aux Enfants du Soldat vient d'ouvrir une souscription et prie ses bienfaiteurs de lui faire des versements mensuels réguliers. Le produit de cette souscription est destiné à retirer du Mont-de-Piété le linge, la literie et les objets de première nécessité engagés avant la guerre par les mamans qui viennent d'avoir un bébé dans les vingt arrondissements de Paris pendant que le papa est au feu.

Plus de dix mille enfants demandent assistance et viennent au monde sans linge pour les couvrir. Devant l'impossibilité matérielle de leur procurer actuellement des draps et des couches en quantité suffisante, le Comité Central de Secours aux Enfants du Soldat est décidé à faire l'achat de toutes les reconnaissances du Mont-de-Piété, dont le gage correspond aux besoins de l'œuvre, aussitôt que la souscription aura atteint une somme suffisante.

Pour tous les renseignements, prière de s'adresser à la présidente-fondatrice, Mlle Claire Gérard, qui reçoit au siège social de l'œuvre, 70, rue de l'Assomption (16^e) le mercredi et le samedi, de 2 heures à 5 heures.

LES SPORTS

AVIATION

Internés, mais libres. — Les deux aviateurs français Madon et Chatelain, qui ont atterri en Suisse, trompés par le brouillard, sont internés à la caserne de Saint-Gall, mais ils sortent librement plusieurs heures par jour.

Les soldats suisses leur ont envoyé 440 coups de fusil quand ils les ont aperçus survolant le territoire helvétique; ils sont sortis indemnes de cette fusillade, qui n'a heureusement atteint que... leur appareil.

Ce n'est pas sans regrets amers qu'ils se voient privés d'apporter leur précieux concours à la cinquième arme.

Mort d'un aviateur. — L'aviateur Cecil Peoli, qui fut le premier à survoler la chaîne des Andes, s'est tué, le 13 avril, à l'aérodrome militaire de Collège-Park, à Maryland, en exécutant une descente verticale.

La Bourse de Paris

DU 13 AVRIL 1915

La séance d'aujourd'hui a été un peu plus animée que la précédente, et, quant à la tenue des cours, elle reste irrégulière, quoique dans l'ensemble la résistance demeure toujours la note dominante.

Quelques offres ont encore pesé dans le groupe de nos rentes sur notre 3 0/0 perpétuel, qui, de ce fait, abandonne une légère fraction à 72,40. Le 3 1/2 0/0 ne se modifie guère à 91,37.

A l'exception de l'Extérieure, qui poursuit son mouvement ascensionnel jusqu'à 87,60, les autres fonds étrangers n'enregistrent que des différences de cours peu sensibles.

Des réalisations se sont produites dans le compartiment des sociétés de crédit, réalisations bien supportées, d'ailleurs, dans la plupart des cas.

Il en est de même sur nos grands Chemins, qui consolident leurs avances récentes, le P.-L.-M. à 1.120, le Nord à 1.400 et l'Orléans à 1.140.

Par ailleurs, le Rio continue à témoigner de dispositions encourageantes et ajoute 9 points à son avance de la veille à 1.585. Suez calme, mais ferme.

POUR NOS SOLDATS

Envoyez-leur LE

BRACELET D'IDENTITÉ

Breveté S. G. D. C. — En maroquin

Renfermant une pochette intérieure contenant, avec tous les renseignements d'identité, l'adresse de la famille.

Les Militaires peuvent y placer leur médaille réglementaire.

EN VENTE PARTOUT

GROS-COMPTOIR ANGLO-FRANCO-BELGE, 45, rue Laffitte.

Envoi contre 1 fr. 50. Notice explicative sur demande.

DANS TOUTES LES ÉPICERIES SOURCE MÉRY

25 CENTIMES la bouteille, verre compris

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages des 6 et 12 Avril 1915

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants :

Table with 4 columns: Type of obligation, Interest rate, Amount, and Total value. Includes entries like 'Communale 2,60 % 1879', 'Communale 3 % 1880', etc.

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 6 et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 84 tirages annuels, qui attribuent des lots à 6,054 obligations dont 8 sont remboursables par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque trimestre. Prix : France 1 fr. — Etranger : 2 fr. par an.

COMMISSAIRES-PRISEURS

Vente ap.éc. Hôt. Drouot, s. l. les 16 et 17 avril. Expos. le 15. OBJETS D'ART Tableaux, meubles et sièges, anc. et mod. Tapisseries, Tapis, etc. M^c CHARPENTIER, commis. pris., 25, avenue Trudaine. MM. Duchesne et R. Duplan, experts.

VIN Echant. 0,60 pièce, port régio compris. Blancs 80, Rouge de SAIRAS et Cie, 98, Q. Paludate, Bordeaux. 70 fr.

UN PRETRE MAUX de DENTS et NÉURALGIES

Méthode utile à tous, indispensable aux soldats et marins. Ecrire à M. l'Abbé Arnol, à Chalon-sur-Saône. Réponse gratuite

CHEMIN DE FER DU NORD

Le Chemin de fer du Nord annonce que les modifications concernant les trains-poste 521 : départ de Paris 9 h. 25 au lieu de 8 h. 35 pour Calais; et 501 : départ de Paris 9 h. 50 au lieu de 9 h. 45 pour Boulogne et l'Angleterre, seront réalisées à partir du 17 avril et non du 15.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

LES PETITES ANNONCES

d'EXCELSIOR.

paraissent chaque Mercredi

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes. BONNE OUVRIERE, sach. couture et lingerie, dem. journées bourgeoises. — Ecrire Gorez, 12, rue André-del-Sarte.

LOCATIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Paris

Ateliers artiste, 5^e ét., s. rue, 3 ch. 2500 fr.; s. cour, 1 ch. et A soup. 1800 fr., av. soup. 1200 fr. GR. APPART 4^e ét., s. rue, 4 ch. à c. 3000 fr., av. gr. atel. 5000 fr. Vac. Appart s. cour 3 p. 1100 fr., 2 p. 850 fr. Réduction avril à octob. Vac. Imm. mod. E., g., él., chauff. cent. 15 oct.-15 avril, 33, r. CHAMP-de-MARS, Paris.

Except. Galerie, salon, s. à mang., 1 ou 2 chamb., bains, élect., pender., chauff. cent., ascens. 400 à 900 fr. 50, r. de Vouillé.

Banlieue

PAVILLON 12 pièces : s. de bains, lectr., cal., écur., rem., jard. 400 m., 2.000 fr. Asnières, 22 et 26, r. Concorde, lb.

VENTE ET ACHAT DE PROPRIETES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Banlieue

10 beaux terrains en banlieue pour bâtir à vendre ou à louer avec promesse, prix, plans et détails. Voir Ch. Jeanbin, pr., 8, villa Jeanne, ASNIERES, pr. Bécon.

Province.

Hte-Marne. Dans bourg tr. industriel appelé à ft développ., force et éclair. élect., je vendrais : 1^o maison spac., bien dispos p^r comm. gros ou fabriq. quelconq.; 2^o maison maîtres conf. meubl. ou non. Ecr. C. Tenes, poste rest., Troyes (Aube).

APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Agence de la Madeleine, 18, rue Royale, indique gratuitement tous les appartements meublés à louer d^e tout Paris.

FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Colis-surprise. — 12 ou 24 superbes plantes vivaces pour plate-bande ou fleurs coupées, manière de les cultiver; éco contre mandat 5 ou 9 fr. Pascal, St-Genis-Laval (Rhône).

ALIMENTATION

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

NICE est le pays qui produit les meilleures HUILES du monde entier. Les établissements OCTAVE PELLETIER, à Nice, expédient leurs huiles directement au consommateur par 3, 5, 10 litres et au-dessus, à partir de 1 fr. 40 le litre franco. Demandez le tarif aujourd'hui même : vous réaliserez une économie et vous serez mieux servi.

PRODUITS DE BEAUTE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

BRUNEA, teinture inof., 3 f. Brun, coiff., St-Maur (Seine). T. 225. Lot. Simol emb. ch. coiff. ff. q. ttes. T. g. m. 6 f. Cormary, Narbonne.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

On offre

AUX BLESSES ET MALADES LA MAISON VINCENT, 141, boulevard Saint-Germain, Paris, offre des fauteuils roulants à des prix très avantageux.

Occ. exceptionn^{le} par suite évènement. Jolie ch. laquée 3 portes, lit corbeil. Val. 1.900 fr., à vdre 880 fr. Salle à m. acaj., bze. Buffet argentier et ch. 2 portes p^r fillette; tr. b. salon noyer Louis XV tr. b. m. — BLINEAU, 20, rue Godot-de-Mauroi.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Elevage exclusif loulous min., nains tte nuance, nombre, p^r prix étr. et chiots. Boules neige magn., taille rare. Sabie par fameux Mite, beauté. Ts rob., en conf. Longeon, Lisieux.

A VENDRE CHIENNE race Saint-Bernard, jeune, photo sur demande. — Ecrire : SUPPO, 22, rue du Bouloi.

Caniches marron, pedigree champ. Mlle Vériot, Bar-le-Duc.

Elevage de loulous manchons et toys terriers nains, 1^{er} gar. 12, r. Ste-Geneviève, tél. 546, Courbevoie, gare Asnières, 3 m. Occ. Splend. chienne loulou noire 14 m^s, 5, rue Laffitte, 3 à 6 h.

Loulou Yorkshire, Pékis, Toy. — Coiffeur, 28, rue Erard.

Loulous nains, départ, occas. Pesh, 51, rue Fontaine-au-Roi.

DOGS-CLUB, 16, aven. Révoite, Neuilly-Seine (pte Maillot). A céder moitié valeur : superbe malinois, haut 63 cm.; coker noir, fils champion — choix policiers — 5 fox poil dur, première origine. Marchandise reprise si pas conforme.

ANIMAUX DIVERS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Très JOLI COUPLE et CHATTE SIAM très douce, à vendre. S'adresser, de 2 h. à 6 h., VERCHIN, 4, place Budapest.

CAPITAUX

RENTIERS, doublez vos revenus sans jouer ni spéculer. Par actes notariés, je porte de 3.000 francs les revenus à 6.100 net, garantis. Ec. Hamier, pavillon Fernand, Deauville.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

On offre

50 automob. et camions divers mod. à vend. Echange. Achat compt. de ttes voitures. Noël, 10, Bd Courcelles (t. 520-00)

VILLÉGIATURES

LA MER

BIARRITZ HOTEL BIARRITZ-SALINS, le seul BIARRITZ communiquant avec l'établissement des Bains Salins. Ouvert toute l'année.

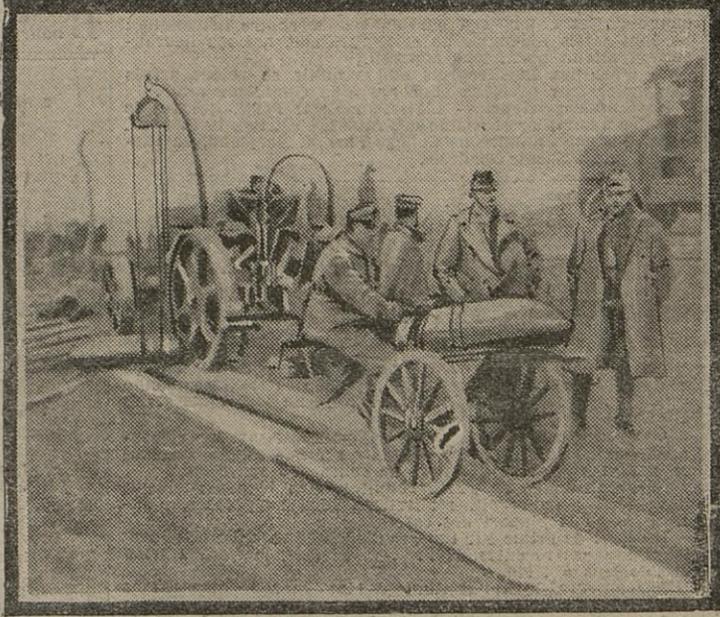
COTE D'AZUR

MONACO Pension Anglaise, 3, rue Albert. Près la mer. Plein Midi, jardin. Chauffage central. Très confortable. Pension depuis 6 francs.

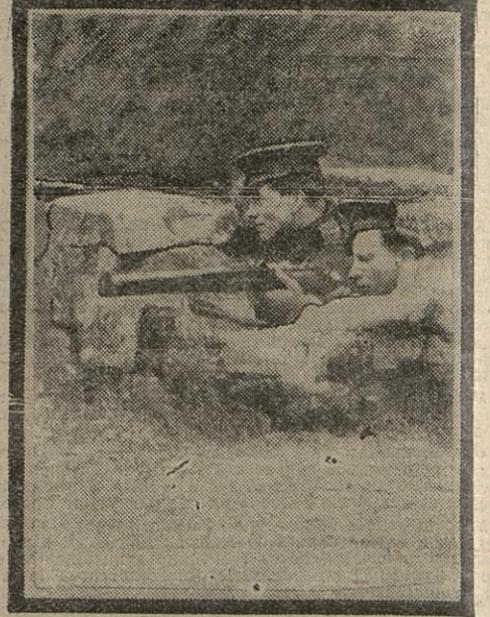
Nos Echos Illustrés



« L'AMIRAL DE LA VISTULE »
C'est le titre qu'il a conquis en assurant, bon pilote, la traversée sur bacs du large fleuve.



COMMENT ON CHARGE UN « 305 » AUTRICHIEN
L'obus est amené à la pièce sur une sorte de plate-forme, indispensable à la manœuvre. C'est là une difficulté qui, souvent, retarde l'action des artilleurs.



DANS LA CITERNE
Fortin primitif au ras du sol, cette citerne abrite à souhait deux Tommies qui n'ont pas peur de se mouiller les pieds.



L'AUMONIER
Traversant le campement à cheval, l'aumônier du régiment adresse quelques paroles affectueuses à un jeune soldat.



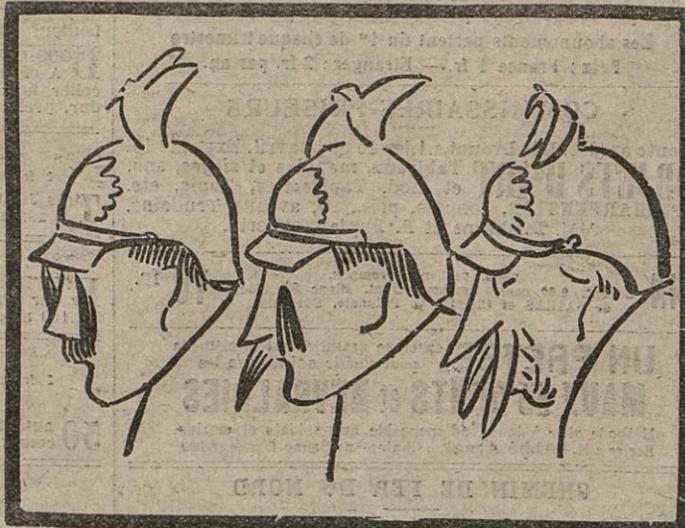
BISMARCK ENFANT
Il essayait de se donner le masque de l'enfant génial. Mais on lit la ruse dans ses yeux.



TROIS BONS CAMARADES AU FRONT
Bernard Boutet de Monvel, J. Belleville, Jacques Richepin : peintre, industriel, poète; jadis joyeux Parisiens, aujourd'hui vaillants soldats.



« A CHACUNE SON POTAGER DE GOUTTIERE »
— Malgré ma haute situation, et mon mari dans les légumes, je suis forcée de les « kultiver ».
(Berliner Tas de Diaques.)



AVANT — PENDANT — APRES
Son nez, son aigle et ses moustaches.

(Extrait du Rigolboche, journal édité sur le front.)



UNIVERSELLE INDIGNATION
— Cette fois, te voilà définitivement déshonorée.
(Ruy Blas.)